

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Les Fables D'Ésope Phrygien, Avec Celles de Philelphe

**Aesopus
Philelphus, Franciscus
Babrius
Avianus**

Berlin, 1751

VD18 13076795

Fables Diverses Tire'es D'Esope, Et mises en vers Latins par Gabrias & par Avienus.

urn:nbn:de:gbv:45:1-17599

FABLES DIVERSES

TIRÉES

D' E S O P E,

Et mises en vers Latins

par GABRIAS & par AVIENUS.

* * * * *

FABLE I.

Du Renard sans queue.

Un Renard ayant donné dans un piège qu'on lui avoit tendu, ne put s'en dégager sans perdre sa queue. Se voyant ainsi défiguré, il en pensa mourir de douleur; mais pour se consoler dans sa disgrâce, il tâcha de persuader à tous les autres Renards de se défaire de leur queue; s'imaginant que ce défaut ne feroit plus une difformité en lui, quand tous les autres Renards lui ressembleroient. Il leur représentoit, pour les convaincre, que la queue qu'ils portoient étoit un fardeau inutile & incommode, qui ne faisoit que les embarrasser. De quoi nous servent nos queues, leur disoit-il, si ce n'est pour balayer la terre? Comme il se préparoit à leur étaler
une

une foule de raisons, l'un des Renards de l'Assemblée s'avisa de lui regarder au derrière, & voyant qu'il n'avoit plus sa queue, dit, en se moquant de lui, le conseil que vous nous donnez est intéressé, & ne persuadera personne. Nous garderons tous nos queues, & nous ne partagerons point vôtre honte.

S E N S M O R A L.

Ceux qui donnent des conseils aux autres tâchent toujours d'en retirer quelque utilité, & d'envisager les choses par les côtés les plus favorables pour eux. Dans les délibérations il faut tâcher de pénétrer les secrets intérêts de ceux qui parlent; car ce n'est pas toujours l'amour du bien public qui les fait parler. Quand on a connu leurs secrettes intentions, on n'est pas si aisément trompé par les fausses raisons qu'ils débitent. Le Renard au desespoir, & tout honteux de se voir sans queue, tâcha de persuader dans une Assemblée générale à tous ses confrères de se couper la queue, afin de courir plus légèrement & de pouvoir se garantir de leurs ennemis. Les raisons apparentes du Renard auroient persuadé les moins rusez; mais Esope, pour venir à son but, feint que l'un des plus anciens Renards ayant remarqué que celui qui les haranguoit avoit perdu sa queue, le fit remarquer à ses Compagnons, & déconcerta entièrement celui qui vouloit leur persuader de se défaire de la leur, comme d'un meuble inutile & incommode.

FABLE II.

D'un Païſan, & de la Mort.

Un Païſan accablé d'ennuis & de miſère, étoit obligé pour vivre d'aller couper du bois dans une Forêt. Un jour retournant à ſa Cabane, tout fatigué, & gémiſſant ſous le fardeau qu'il portoit, il fut obligé, pour prendre haleine, de mettre bas ſon fagot. Alors faiſant réflexion ſur ſa vieillesſe, ſur ſa miſère, & ſur l'abandon où il ſe trouvoit; il commença à invoquer la Mort à grands cris, croyant que c'étoit le ſeul moyen de ſe délivrer tout à coup de tant de malheurs. La Mort ne fut point ſourde aux prières du Vieillard. Elle ſe préſenta devant lui, & lui demanda ce qu'il ſouhaitoit d'elle. Le Vieillard épouvanté de cette vue, & ſe repentant déjà des ſouhaits qu'il venoit de faire lui dit qu'il ne lui demandoit rien autre choſe, ſinon qu'elle lui aidât à remettre ſon fardeau ſur ſes épaules.

S E N S M O R A L.

On ne peut ſe défaire de l'amour de la vie; on trouve toujours affreuſe la mort la plus douce. Quelque malheureux que ſoit un homme, il aime encore mieux ſouffrir que de mourir. En effet, on en voit pluſieurs accablez de vieillesſe, de maladie, de miſères, qui appréhendent encore de mourir,

mourir, quoiqu'ils n'ayent nul agrément dans la vie. S'ils font quelquefois semblant de souhaiter la mort quand leurs maux font dans leur plus grande force, ce ne font que des demi-volontez; & ils changent bien de langage, quand ils se croient en danger de mourir. Mécène, Favori d'Auguste, disoit qu'un homme accablé de toutes sortes de maux, & condamné à passer toute sa vie sur une roue, aimeroit encore mieux demeurer dans une situation si douloureuse, que de cesser entièrement de vivre. Ce n'est pas une si grande affaire que de mourir; & la mort en elle-même épouvante moins les hommes que toutes les circonstances qui l'accompagnent. La vue du tombeau & d'un cadavre, a je ne sai quoi d'affreux & de lugubre, qui revolte l'imagination; mais puisque tous les hommes sont condamnés à mourir, il faut qu'ils prennent leur parti de bonne heure, & qu'ils s'apprivoisent insensiblement avec la mort, en y pensant fort souvent.

* * * * *

FABLE III.

Du Lion, & du Renard.

La première fois que le Renard apperçut le Lion, il fut effrayé de cette vue, & la crainte le saisit d'une si étrange sorte, qu'il pensa expirer sur le champ. La seconde fois qu'il le vit, il en eut peur, à la vérité, mais sa frayeur ne fut pas si grande. Enfin l'ayant rencontré une troisième fois, il n'en parut point effrayé, & il s'y apprivoisa si bien, qu'il

Y 4

eut

eut l'assurance de l'approcher, & de lui parler familièrement.

S E N S M O R A L.

On vient à bout par le temps & par l'usage, des affaires les plus difficiles. Ce que l'on croyoit d'abord impossible, devient facile, quand on en a fait l'expérience. Cette Fable montre encore que les hommes deviennent moins estimables, plus on les pratique; ceux qui éblouissoient d'abord par l'éclat d'un mérite que l'on croyoit extraordinaire, surprennent moins, quand on les a approfondis. Les plus sages, & les plus politiques qui veulent toujours entretenir le monde dans l'admiration, ne se montrent pas d'abord tels qu'ils sont, & ne se développent, pour ainsi dire, que par pièces. Il est peu d'hommes qui ne perdent un peu de l'estime que l'on avoit pour eux, à mesure qu'ils se laissent pratiquer.

* * * * *

FABLE IV.

D'un homme qui vouloit éprouver Apollon.

Un homme méchant & rusé, & qui n'avoit pas une fort haute idée du pouvoir ni de la science des Dieux, vint un jour dans le Temple d'Apollon, où tout étoit préparé pour la cérémonie que l'on vouloit faire en l'honneur de ce Dieu. Cet homme voulut mettre à l'épreuve la science de ce Dieu, prit

un

un Moineau qu'il cacha dans son sein, & s'approchant du Trépié, pria la Prêtresse de consulter le Dieu, pour le prier de deviner si le Moineau qu'il tenoit dans sa main, étoit mort, ou s'il étoit vivant. Cet homme se persuadoit de tromper aisément Apollon par cette demande équivoque; car si l'Oracle eut répondu, que le Moineau étoit en vie, il avoit résolu de l'étouffer sur le champ. La Prêtresse inspirée par Apollon, parla en ces termes. Ce que vous tenez maintenant caché dans vôtre main, ou il vit, ou il est prêt de mourir, & nos yeux verront l'un ou l'autre; mais la chose ne dépend que de vous, & nous sommes préparez à voir l'un ou l'autre de ces deux événemens.

S E N S M O R A L.

Il est impossible de tromper la Divinité, puisqu'elle connoit les plus secrettes intentions des hommes, & tout ce qu'il y a de plus caché dans les replis du cœur humain. Cette maxime, si nous en étions bien pénétrez, devroit suffire pour nous obliger à vivre en gens de bien, puisque les yeux de Dieu nous suivent par tout, & qu'ils sont toujours attachez sur nous. Cette Fable condamne les impies qui croient pouvoir se moquer de Dieu impunément, & qui n'ont nul respect pour cette Majesté supérieure; mais ils apprennent tôt ou tard à leurs dépens, qu'il ne faut jamais se jouer à son Maître. Esope a voulu encore nous montrer par l'exemple de cet impie, que les fraudes & les artifices

n'abusent jamais les personnes éclairées, & qu'ils pénétrant au travers des mauvaises intentions de ceux qui ont entrepris de les tromper.

* * * * *

FABLE V.

De deux Grenouilles.

Deux Grenouilles habitoient un Marais qui fut entièrement mis à sec par l'ardeur excessive du Soleil; ce qui arrivoit ordinairement pendant l'été. Ces deux Grenouilles abandonnèrent leur demeure, & cherchoient par la campagne quelque lieu propre à se retirer. Ayant rencontré un puits fort profond, Voici, dit l'une de ces Grenouilles à sa compagne, un endroit qui me paroît assez commode. Si vous le voulez, nous nous y arrêterons; car peut-être ne trouverons-nous rien de meilleur. Je consens d'y demeurer, dit l'autre; mais avant que de descendre dans ce puits, il faut bien considérer comment nous en sortirons, si la chaleur ou quelque autre aventure met jamais ce puits à sec.

SENS MORAL.

Il faut toujours considérer avec attention les suites d'une affaire, avant que de s'y embarquer.
On

On est pour l'ordinaire puni de son imprudence, quand on agit témérairement & au hazard. Dès le commencement d'une affaire, il en faut prévoir la fin, pour ne pas s'y engager mal à propos. C'est ce qu'Esopé a voulu nous donner à entendre par le raisonnement de la Grenouille. Voilà de belle eau, disoit elle à sa compagne; mais ce puits me paroît bien profond. Si nous sommes jamais obligées d'en sortir quand l'ardeur du Soleil ou quelque autre accident aura mis ce puits à sec, comment pourrons-nous remonter? Voilà de quelle manière il faut prévoir toutes les circonstances d'une affaire avant que de s'y engager. Si les hommes raisonnoient de la sorte, ils ne feroient pas tant de fausses démarches; mais ils ne prennent que leur passion pour guide; & quand ils ont fait quelque faux pas, ils ont tout le loisir de se repentir de leur imprudence.

FABLE VI.

Du Païsan, & de ses Enfans.

Un Laboureur se voyant prêt de mourir, ne laissant point de richesses à ses enfans, voulut par adresse les engager au travail, afin qu'ils pussent gagner de quoi vivre. Il les fit donc venir auprès de son lit, & leur tint ce langage. Vous voyez, mes enfans, leur dit il, en quel état sont nos affaires; tout ce que j'ai pu amasser pendant ma vie, je l'ai caché dans nôtre Vigne, vous pouvez l'y chercher. Le vieillard mourut

mourut peu de temps après. Ses enfans persuadéz qu'il avoit un thrésor caché dans leur Vigne, prennent dès bêches, & des hoyaux, & se mettent à remuer la terre avec beaucoup d'ardeur & d'affiduité. A la vérité ils ne trouvèrent point de thrésor, puisqu'en effet il n'y en avoit point; mais la terre qui avoit été si bien remuée, produisit une très-grande abondance de raisins, de sorte que leur travail les mit à l'aïse, & leur fournit dequoi vivre.

SENS MORAL.

Ceux qui ne sont pas nez riches, peuvent amasser de grandes richesses par leur diligence, & par leur industrie. Le bien qui s'acquiert de la sorte est acquis légitimement, & fait honneur; mais celui que l'on acquiert par de honteuses pratiques, par des fourberies, par des moyens criminels, ne profite pas, & fond comme le sel dans l'eau. Le Païsan, dont il est parlé en cette Fable, craignant que ses enfans ne s'engourdissent dans la fainéantise, leur fit entendre, qu'il y avoit un thrésor caché dans sa Vigne. L'ardeur qu'ils eurent pour bêcher cette Vigne, leur fit remuer toute cette terre avec beaucoup de diligence. C'étoit justement ce que prétendoit leur père, bien persuadé que cette terre remuée de la sorte produiroit des fruits en abondance, & fourniroit à ses enfans dequoi vivre.

FABLE

FABLE VII.

D'un Laboureur, & de ses Chiens.

Un Laboureur se voyant arrêté dans la campagne par le mauvais temps qui ne lui permettoit pas de sortir, & ne sachant où trouver de quoi vivre; s'avisa de tuer d'abord ses Brebis pour les manger. Comme le mauvais temps duroit toujours, il égorgea ensuite ses Bœufs qui traînoient la charrue, & qui lui aidoient à labourer. Les Chiens du Païsan qui virent tous ces massacres, prirent la résolution de s'enfuir le plus promptement qu'ils pourroient, ne croyant pas pouvoir être en sûreté dans une maison où l'on ne pardonnoit pas même aux Bœufs qui servoient au labourage.

S E N S M O R A L.

Il ne faut point lier de commerce avec ceux qui ne peuvent souffrir ni leurs amis, ni leurs domestiques. On trouve dans le monde des gens si fâcheux, & si incommodes, que l'on ne sait comment les prendre pour les ménager. Ils ne peuvent souffrir personne, ni leurs meilleurs amis, ni ceux qui leur ont rendu les plus importans services. Esopé nous représente en cette Fable un homme qui tue ses Moutons, & ses Bœufs qui lui servoient à labourer ses terres, & qui lui étoient si nécessaires. Cet homme est le modèle de ces Misanthropes, qui voudroient être seuls sur la terre, & qui ne peuvent souffrir qui que ce soit. Esopé feint que les Chiens de ce Laboureur tinrent conseil

conseil

conseil entre eux, & se dirent les uns aux autres, qu'ils devoient s'eloigner promptement d'un Maître si farouche & si cruel; & que puisqu'il n'avoit pas épargné ses Brebis & ses Moutons, il n'auroit pas pour eux plus d'égard. C'est ainsi qu'il faut rompre d'abord tout commerce avec ces esprits sauvages, dont l'on ne peut attendre que des duretez.

FABLE VIII.

D'une Femme, & d'une Poule.

Une Femme avoit une Poule, qui lui pondoit chaque jour un œuf. Elle s'imagina que si elle nourrissoit mieux sa Poule, & si elle l'engraissoit davantage, elle lui pondroit tous les jours, pour le moins deux ou trois œufs. Elle lui donna donc beaucoup plus de grain qu'à l'ordinaire; la Poule devint fort grasse, & cessa entièrement de pondre.

SENS MORAL.

L'avarice est souvent dommageable; plus on a de bien, plus on en veut avoir. La convoitise ne dit jamais, c'est assez; mais par l'avidité d'une meilleure fortune, on perd le bien que l'on avoit. Les personnes trop avides de richesses, sont incapables de se moderer; mais voulant trop en amasser, elles se ruinent par les fausses mesures qu'elles prennent ou par les mauvaises affaires, dans lesquelles elles s'em-

s'embarquent. Esope représente une femme avare qui avoit une Poule. Cette femme se persuada fausement, que si elle redoubloit la mangeaille de sa Poule pour la rendre plus grasse, elle lui donneroit une plus grande quantité d'œufs. Ce raisonnement se trouva faux dans toutes ses circonstances. Ainsi cette femme perdit son grain, & les œufs que sa Poule lui pondoit chaque jour. Mille gens pourroient profiter de cette moralité; ils s'embarquent dans des affaires équivoques, pour faire de plus grands gains: mais ils prennent si mal leurs mesures, qu'ils perdent ce qu'ils avoient déjà amassé. L'avarice ne dit jamais, c'est assez; & ce n'est pas sans raison qu'on la compare à la soif des hydropiques, qui croît toujours à mesure qu'ils boivent.

* * * * *

FABLE IX.

De deux jeunes Hommes, & d'un Cuisinier.

Deux jeunes hommes fort rusez, & accoutumés à voler, se tenoient auprès d'un Cuisinier pour tâcher à le surprendre. En effet, tandis qu'il étoit occupé aux choses de son ministère, l'un d'eux déroba une pièce de viande, & la donna à son compagnon, qui la cacha dans son sein. Peu de temps après, le Cuisinier s'aperçût du tour qu'on lui avoit joué; & comme personne n'étoit entré dans sa Cuisine, à la réserve de ces deux jeunes hommes, il leur demanda ce qu'on lui avoit

avoit volé, & voulut les obliger à le lui rendre. Celui qui avoit reçu le morceau de viande des mains de son compagnon, se mit à jurer qu'il n'avoit rien volé. L'autre de son côté, jura qu'il ne l'avoit pas. Le Cuisinier qui connoissoit leur malice, & leur mauvaise foi, Il vous est aisé de m'en faire accroire, leur dit-il, & de me tromper; mais vous ne sauriez tromper Dieu.

S E N S M O R A L.

Le mensonge, & les fraudes, portent avec soi leur punition. Si l'on peut dérober à la connoissance des hommes le mal qu'on fait, on ne peut se cacher aux yeux de Dieu, & il ne manque guère à punir tôt ou tard les injustices. On peut si bien se déguiser, & se servir de tant d'adresse, que les hommes n'ayent nulle connoissance des crimes que nous commettons; mais quel voile assez épais peut les couvrir pour en ôter à Dieu la connoissance? C'est la réponse fort sage, que fit ce Cuisinier aux deux fripons qui l'avoient volé, après qu'il se fut aperçu de leur friponnerie. Ils nièrent fortement d'avoir commis une action si lâche. Je n'en ai point de preuve certaine, leur reparti-il, & il ne vous est pas mal aisé de m'en imposer; mais comment ferez-vous pour cacher ce crime aux yeux de Dieu? On peut tromper les hommes par de beaux dehors. Les fourbes, & les hypocrites se servent de mille détours, pour éblouir les hommes. On les croit gens de bien, parce qu'ils en ont l'apparence; mais leurs grimaces étudiées, ni tous leurs raffinemens ne trompent

pent

pent point Dieu ; parce qu'il pénètre dans leurs plus
secrètes intentions.

* * * * *

FABLE X.

Les Ennemis.

Deux hommes qui se portoient une haine
mortelle, faisoient voyage dans le même
Vaisseau. L'un des deux se tenoit à la proue ;
l'autre étoit assis sur la poupe. Une effroya-
ble tempête qui survint tout à coup mit le
Vaisseau en desordre, & fit connoître aux
Voyageurs qu'ils étoient perdus sans res-
source. Celui qui étoit assis sur la poupe, de-
manda au Pilote quelle partie du Navire se-
roit submergée la première. Le Pilote ré-
pondit, que ce seroit la proue. Je me console
maintenant de mon malheur, repliqua-t-il, &
la mort ne me sauroit être désagréable, puis-
que j'aurai le plaisir de voir périr mon en-
nemi.

S E N S M O R A L.

C'est un grand dérèglement de n'être point touché
de ses propres maux, parce que des personnes que
l'on hait sont exposées à de pareilles infortunes. La
haine a cela de propre, qu'elle porte les hommes à se
procurer à eux-mêmes de grands maux ; pourvu qu'ils
ayent l'avantage de faire souffrir leurs ennemis. Achil-

Z

le,

le, dans Homère, proteste que la mort lui sera douce, pourvu qu'il ait le plaisir de tuer Hector avant que de mourir. Si l'on ne porte pas toujours les choses à ces grandes extrémités, c'est souvent parce qu'on manque d'occasion. On voit des Plaideurs qui se ruinent les uns les autres, pour avoir le plaisir de faire enrager des personnes qu'ils haïssent. On ne se soucie pas de se rendre malheureux soi même, pourvu que l'on rende son ennemi malheureux.

FABLE XI.

Du Chat, & des Rats.

Il y avoit dans une maison une grande quantité de Rats. Un Chat qui en fut averti, s'y transporta, & y vécut pendant quelque temps des prises qu'il faisoit chaque jour. Mais enfin les Rats s'appercevant que leur nombre diminuoit notablement, résolurent de demeurer cachez dans leurs trous, & de ne point s'exposer aux griffes du Chat, lequel fâché, de voir que les Rats ne paroissent plus selon leur coutume, & qu'il n'en pouvoit plus prendre, s'avisa de contrefaire le mort, & de se pendre à un clou avec une corde. L'un des Rats les plus rusez, s'apperçut de l'artifice du Chat. Mon ami, lui dit-il en se moquant, si tu étois métamorphosé en pierre,

Pierre, je ne m'y fierois pas pour cela, & je n'approcherois pas plus près te toi.

S E N S M O R A L.

Les sages ne se laissent pas tromper deux fois par les artifices des méchans, quand ils connoissent leurs fourberies, & qu'ils en ont fait l'expérience. Les plus fins peuvent donner dans les pièges qu'on leur dresse, quand ils ne se défient pas des personnes à qui ils ont affaire, ou qu'ils ne connoissent pas leur malice; mais après en avoir fait l'expérience, ils ne s'y jouent plus, & prennent tant de précautions, que toutes les ruses des autres sont inutiles. Personne ne peut se garantir de celles d'un homme, que l'on croit de bonne foi, mais l'on n'est pas excusable de se laisser tromper par un fourbe, dont on connoit par expérience les filouteries.

* * * * *

FABLE XII.

Le Thun, & le Daufin.

Le Thun fuyant un Daufin qui le poursuivoit, fut jetté par la rapidité des flots sur une Isle avec son ennemi. Le Thun ayant tourné la tête, & apperçu le Daufin qui rendoit les derniers abois: Je ne me plains plus de mon sort, dit-il, & je ne regarde plus la mort comme un malheur, puisque mon ennemi qui en est la cause, périt avec moi.

SENS MORAL.

On souffre ses maux, avec plus de tranquillité, & plus de courage, quand ceux qui les ont procurez sont accablez des mêmes disgraces. C'est une consolation assez foible; cependant cette idée diminue l'aigreur du mal que l'on souffre. Le Thun poursuivi par le Daupin, & se voyant prêt d'expirer, se consola en voyant périr à ses yeux son persécuteur. Cette Fable nous fait souvenir de ces personnes qui exerçant des haines mortelles les uns contre les autres, ne se mettent pas en peine de se perdre, pourvu que leurs ennemis se perdent de même, & qu'ils demeurent accablez sous les mêmes infortunes.

FABLE XIII.

Le Castor.

Le Castor est un animal à quatre piez, qui passe dans l'eau la plus grande partie de sa vie. Ses testicules sont d'un grand usage pour plusieurs opérations de Médecine. Cet animal, quand il se sent poursuivi, & hors d'état de pouvoir échapper aux Chasseurs; & connoissant par un instinct naturel le sujet pourquoi on veut le prendre, se coupe lui même les testicules, & les jette au devant de ceux qui le poursuivent. Cette précaution lui sauve souvent la vie.

SENS

SENS MORAL.

Les sages consentent à perdre leurs biens pour conserver leur vie, & en cela ils raisonnent fort juste, puisque la vie est le plus grand de tous les biens naturels. Ceux qui s'exposent à toutes sortes de dangers, qui vont aux extrémités de la terre, qui affrontent les tempêtes, & les orages sur un Vaifseau fragile, & qui après avoir fait naufrage, ne laissent pas de se rembarquer & de courir les mêmes dangers, font voir un attachement insensé pour les biens. Les Poètes ont feint qu'Hippomène jetta trois pommes d'or, pour sauver sa vie; car si Atalante l'eût vaincu à la course, il eût été obligé à perdre la vie, selon les conditions du traité; mais Atalante s'amusa à ramasser ses Pommes, & donna le temps à Hippomène d'arriver le premier au but. On ne peut faire un meilleur usage de son bien que de l'employer à conserver sa vie. Les avares qui en regorgent, & qui n'osent y toucher, qui mettent de faim au milieu de l'abondance excitent plutôt l'indignation que la compassion. Le Castor leur apprend à vivre, puisqu'il ne craint pas de se couper les testicules, & de les donner pour sauver sa vie, à ceux qui le poursuivent.

* * * * *

FABLE XIV.

Le Chien, & le Cuisinier.

Un Chien étant entré dans une Cuisine, & épiant le temps que le Cuisinier l'observoit moins, emporta un cœur de Bœuf, & se sauva. Le Cuisinier le voyant fuir

Z 3

après

après le tour qu'il lui avoit joué, lui dit ces paroles. Tu me trompes aujourd'hui impunément; mais sois bien persuadé que je t'observerai avec plus de soin, & que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir, car tu ne m'as pas emporté le cœur; au contraire tu m'en as donné.

S E N S M O R A L.

Les pertes & la mauvaise fortune ouvrent l'esprit, & font que l'homme prend mieux ses précautions, pour se garantir des disgrâces qui le menacent. Le Cuisinier ne se défioit point du mauvais tour que le Chien avoit envie de lui jouer; mais quand il eut été attrapé une fois, il protesta bien qu'il seroit inutile au Chien de s'y jouer à l'avenir. En effet, quand on a été trompé, il faut être bien duppe pour se laisser tromper encore une fois.

FABLE XV.

Le Chien, & le Coq.

Le Chien & le Coq s'associèrent pour faire voyage de compagnie. La nuit les ayant surpris en pleine campagne, & les ténèbres étant fort épaisses; ils convinrent entre eux que le Coq se perchoit sur les branches d'un arbre, & que le Chien se glisseroit dans le trou de l'arbre. Le Coq se mit à chanter, selon sa coutume,

me,

me, aux heures réglées. Ce chant attira un Renard, qui fit son compliment au Coq, pour le prier de descendre, lui témoignant le desir extrême qu'il avoit d'embrasser un animal qui chantoit si mélodieusement. Le Coq lui répondit, qu'il falloit auparavant réveiller le Portier, afin qu'il lui ouvrit la porte. Le Renard qui ne se douta nullement de la supercherie du Coq, approcha de l'arbre, & fit le plus grand bruit qu'il put pour réveiller le Portier. En effet le Chien se réveille aux cris du Renard, se jette dessus à corps perdu, le déchire, & le met en pièces.

S E N S M O R A L.

Quand on ne peut résister à la force, ou à la violence de ses ennemis, on doit leur opposer une force encore plus grande, pour rendre tous leurs efforts inutiles. Le principe naturel apprend de résister à la force, ou quand ce moyen est impossible, il est permis de se servir d'adresse, & de ruses. Esope feint que le Coq perché au haut d'un arbre, persuada au Chien de se tapir au pié, & de s'y mettre comme en embuscade, pour rompre les mesures de ceux qui voudroient les surprendre. La prévoyance du Coq ne fut pas inutile; & le Renard, quelque rusé qu'il soit, donna dans le panneau, & fut mis à mort par le Chien. Cette Fable apprend à ceux qui se servent de finesse, qu'ils peuvent encore trouver les maîtres, qui recherchent par dessus eux en raffinemens.

FABLE XVI.

Le Lion, & la Grenouille.

Un Lion ayant par hazard entendu le cri d'une Grenouille, en fut d'abord étonné, & crut que ce cri étoit poussé par quelque monstrueux Animal. Cependant, ayant un peu repris ses esprits, il commença à considérer de toutes parts, d'où pouvoit venir ce bruit; bien résolu d'attaquer, & de combattre celui qui en étoit l'auteur, de quelque nature qu'il pût être. Alors il apperçut une Grenouille qui sortoit d'un marais voisin. A ce spectacle, le Lion plein de honte & d'indignation écrasa la Grenouille d'un coup de pié.

S E N S M O R A L.

Il ne faut pas s'étonner pour le bruit, prendre l'épouvante mal à propos, sans avoir bien examiné auparavant, si la chose mérite que l'on s'en mette en peine. Les terreurs paniques ont souvent causé d'étranges desordres dans les armées les mieux aguerries. On a vû fuir sans savoir pourquoi des hommes qui avoient toujours été intrépides, & qui n'avoient pas appréhendé les plus grands dangers. L'Histoire Gréque fait mention d'un Capitaine assez brave, qui demanda la vie à un buisson, qui tenoit son habit accroché. Son imagination prévenue qu'il avoit les ennemis à ses trousses, ne lui laissa pas assez de liberté pour examiner, si c'étoit un Soldat ou un buisson qui l'accrochoit. Esope feint

feint en cette Fable, qu'un Lion fut d'abord effrayé du cri d'une Grenouille, il crut que c'étoit un ennemi digne de son courage ; & il se disposa sur le champ à le combattre. C'est ainsi que l'idée d'un péril que l'on croit effroyable, cause de cruelles allarmes ; mais la peur cesse quand on connoit plus distinctement ce que c'est.

* * * * *

FABLE XVI.

Le Devin.

Un Devin se tenoit dans la Place publique, & répondoit à tous ceux qui vénoient le consulter. Un inconnu vint l'aborder avec beaucoup d'empressement, & lui dit, que les portes de sa maison étoient ouvertes, & que les voleurs avoient emporté tous ses meubles, tandis qu'il s'amusoit à informer les passans de ce qui leur devoit arriver. Le Devin quitta brusquement la compagnie, & monta sur un Chariot, pour aller chez lui plus promptement. Un inconnu qui le vit ; Eh quoi, lui dit-il, vous faites profession de connoître ce qui doit arriver à tout le monde, & vous ne savez pas seulement ce qui se passe dans vôtre propre maison !

S E N S M O R A L.

Avant que de vouloir corriger & reformer les autres, il faut n'avoir rien à se reprocher à soi-même.

Z 5

C'est

C'est une grande sottise de penser aux affaires d'autrui, & de négliger les siennes propres. C'est le reproche que l'on pouvoit, avec raison, faire à ce Devin, dont parle Esope ; car s'il eût été fort versé dans l'art dont il faisoit profession, il auroit deviné, que les voleurs emportoient ses meubles. Ceux qui furent témoins de cette aventure, ne pouvoient pas ajoûter beaucoup de foi aux prophéties de ce Devin, & ils avoient beaucoup de raison de se moquer de ses prédictions.

* * * * *

FABLE XVIII.

Le Voyageur.

Un Voyageur extrêmement harassé du chemin, fit un vœu à Mercure, & promit, s'il vouloit lui être propice, & lui aider à achever heureusement son voyage de lui consacrer la moitié de tout ce qu'il rencontreroit. Peu de temps après, il trouva dans un chemin un sac rempli de dattes, & d'amandes. Il prit le sac, & mangea tous les fruits qui étoient dedans ; & pour s'acquiter en quelque manière de son vœu, il offrit à Mercure tous les noyaux des dattes, & toutes les robes des amandes ; disant qu'il partageoit fort bien avec Mercure ; puisqu'il lui donnoit l'intérieur & l'extérieur de tout ce qu'il avoit trouvé.

S E N S

SENS MORAL.

Les avares ne respectent ni Dieu, ni les hommes; l'or sst leur principale divinité; c'est l'objet de leurs soins & de leur culte, & pour en amasser ils sacrifient leur honneur & leur conscience. Cette Fable représente un impie, qui se joue manifestement de la Divinité, & qui ayant promis d'offrir à Mercure la moitié de tout ce qu'il trouveroit, fit un partage ridicule, & reserva pour soi tout ce qu'il y avoit de bon. L'on voit encore tous les jours des gens de ce caractère, qui donnent à Dieu ce qu'ils ont de pire, quand ils lui font des présens; mais bien loin de l'honorer, ils l'outragent par ce partage indigne, qui ne fait que trop connoître le peu de respect qu'ils ont pour la Divinité.

FABLE XIX.

Le Berger, & la Mer.

Un Berger ayant par hazard conduit son troupeau sur le bord de la mer, admiroit la beauté, & la tranquillité de cet élément. Ce calme lui inspira l'envie de voyager, & de faire quelque trafic. Il vendit donc tous ses moutons, & acheta des dattes qu'il mit sur un vaisseau, où il entra lui-même, se confiant à la merci des flots. Une furieuse tempête, qui s'éleva tout à coup, mit le vaisseau dans un péril évident de périr. Les Matelots furent obligez de
jetter

jetter dans la mer toutes les marchandises, pour soulager le vaisseau, qui put à grand peine se sauver. Peu de jours après cet accident, le Berger assis sur le rivage, pleuroit amèrement la perte qu'il avoit faite. Un passant s'arrêta auprès de lui pour contempler avec plaisir le calme qui régnoit sur les ondes; car la tempête avoit cessé. Je fai bien, dit le Berger en se tournant vers le Passant, ce que signifie cette bonace; la mer demande encore des dattes pour les dévorer.

S E N S M O R A L.

Les malheurs rendent les hommes plus prudents, & plus avisez. L'adversité est une leçon très-efficace pour les corriger. Les pertes qu'ils font s'impriment vivement dans leur esprit; & comme ils ont naturellement beaucoup d'attachement pour ce qu'ils possèdent, ils n'ont garde de s'exposer aux mêmes dangers, dont ils ne sont sortis qu'avec tant de peines. L'aventure de ce Berger qui vend ses moutons, pour faire un trafic sur mer, se renouvelle tous les jours. Mille gens vendent tout ce qu'ils possèdent, & le confient aux flots, dans l'esperance de faire fortune; mais une tempête qui survient mal à propos, renverse toutes leurs esperances, & les contraint de jeter leurs marchandises dans la mer, pour sauver leur vie. Ils ne font pas toujours un aussi bon usage de leurs malheurs que le Berger de la Fable; car ils n'ont pas plutôt mis pié à terre, qu'ils cherchent de
nou-

nouveaux moyens, pour tenter une seconde fois la fortune, & ils se rembarquent au premier bon vent.

* * * * *

FABLE XX.

Les Oyes, & les Grues.

Les Oyes païssoient un jour dans un même Pré avec les Grues. L'Oïseleur étant survenu pour les surprendre, les Grues, par leur légèreté, se garantirent des pièges de l'Oïseleur; mais les Oyes qui sont naturellement plus grasses, & plus pesantes, ne purent se sauver assez promptement, & devinrent la proie de l'Oïseleur.

SENS MORAL.

Les pauvres se tirent plus aisément d'affaire que les riches, qui sont embarrassés de tout ce qu'ils possèdent. Quand il arrive qu'une ville est prise par les Ennemis, les pauvres qui n'ont que leur personne à garder, s'échappent aisément; mais les riches ont mille embarras, qui les arrêtent, & qui les font tomber entre les mains des ennemis. Les premiers sont maigres & décharnés comme les Grues, & bien plus disposés à fuir; mais les autres qui sont pesans & gras comme des Oyes, ne peuvent se garantir des poursuites des ennemis qui s'attachent à eux avec plus d'opiniâtreté, dans l'esperance de faire un plus grand butin. Ainsi les richesses, & les commoditez de la vie sont quelquefois nuisibles à ceux qui les possèdent, & les font tomber dans de grands malheurs.

FABLE

FABLE XXI.

L'Ethiopien.

Un homme qui venoit d'acheter un Ethiopien, s'imagina qu'il étoit devenu si noir par la négligence de son premier Maître; de sorte que l'ayant fait conduire dans sa maison, il se mit à le laver avec beaucoup de soin & d'affiduité, n'épargnant ni peine ni dépense, pour le blanchir, & pour ôter de son visage cette noirceur qu'il ne croyoit point naturelle. Tous ces soins furent inutiles; l'Ethiopien demeura noir à son ordinaire; mais on le tourmenta de telle façon pour le faire devenir blanc, qu'il en devint malade.

SENS MORAL.

Le naturel, le tempérament, les mœurs, ne se changent guère. Aristophane disoit à ce propos, qu'il est impossible de faire marcher droit un cancre quelque peine que l'on se donne: & que l'on a bien de la peine à rendre commode un chemin tout hérissé d'épines. Ceux qui ont de bonnes inclinations, un bon naturel, un heureux tempérament, en doivent bien remercier Dieu; car quand il faut toujours combattre contre un naturel vicieux, on a bien de la peine à se conserver constamment dans la vertu. Les Historiens de la Vie de Socrate ont dit de lui, qu'un Physionomiste ayant considéré attentivement les traits de son visage, dit tout haut: Voilà

un méchant homme. Ceux qui connoissoient la vertu de Socrate, se moquèrent du Phyfionomifte, & le traitèrent de Charlatan; mais Socrate leur dit, qu'il ne se trompoit point dans ses conjectures; & que son penchant le portoit effectivement au vice; mais que son application & ses soins l'avoient corrigé. Peu de gens ont assez d'empire sur eux, pour se faire une continuelle violence, & pour corriger un mauvais naturel, qui les porte au vice; cependant on en vient à bout, quand on le veut, quand on a du courage, & de la persévérance.

* * * * *

FABLE XXII.

La Maitresse, & les Servantes.

U ne Femme qui gagnoit sa vie à faire de la toile, étoit accoutumée de réveiller ses Servantes de grand matin, & fitôt que l'on entendoit le coq chanter, pour les appliquer au travail. Ces Servantes ennuyées d'une vie si pénible, & accablées du besoin de dormir résolurent d'égorger le coq de la maison, qui donnoit chaque jour le signal à leur Maitresse, pour les réveiller de trop grand matin, & pour se lever elle-même. Elles tuèrent donc le coq; mais leur condition n'en fut pas meilleure pour cela; parce que leur Maitresse se réveillant en sursaut à des heures incertaines; & croyant qu'il étoit
 temps

temps de se lever, alloit réveiller ses Servantes, & les obligeoit à sortir du lit.

S E N S M O R A L.

Les bons conseils ne sont pas toujours suivis d'un heureux succès; mais quand on a pris toutes les mesures que l'on pouvoit prendre, selon les règles de la prudence humaine, & que quelque accident les traverse, il faut se consoler dans son pis aller. Souvent on se mécompte dans son calcul, & après avoir pris toutes ses précautions pour rendre sa condition meilleure, on tombe dans un état pire que le premier. C'est ce qu'Esopé a voulu donner à entendre dans le raisonnement de ces deux Servantes, qui croyoient avoir plus de temps pour dormir en égorgeant le coq domestique; mais tout le contraire arriva à leur grand déplaisir; car leur Maîtresse se réveillant au hazard, les obligeoit de se lever à toutes les heures de la nuit. C'est ainsi que les plus habiles se trompent dans leurs conjectures. Le moindre accident suffit pour rompre les mesures les mieux concertées.

* * * * *

FABLE XXIII.

La Devineresse.

Une Femme qui faisoit profession de dire la bonne aventure, & de prévoir l'avenir; se vançoit encore de pouvoir appaiser la colere des Dieux, & de pouvoir détourner les funestes effets de leur haine. Quelques uns l'accuserent d'impiété,
&

& la conduisirent devant le Tribunal des Juges, où elle fut convaincue des crimes, qu'on lui imputoit, & condamnée au dernier supplice, pour expier ses forfaits. Lorsqu'on la conduisoit à l'échaffaut, quelqu'un de la troupe la regardant, & se moquant d'elle, Hé quoy, lui dit-il, vous vous vantiez de pouvoir calmer le courroux des Dieux, & de garantir les autres des peines dont ils les menaçoient; & vous n'avez pas même pu adoucir en vôtre faveur, la Sentence des Juges.

SENS MORAL.

Il ne faut rien promettre par de là son pouvoir. Les personnes qui offrent leur crédit & leur faveur trop légèrement à ceux qui demandent leur protection, sont obligées de leur tenir parole; car si elles y manquent on les regarde comme des Charlatans & comme des fourbes, qui abusent le monde par des promesses en l'air. Plusieurs de ces grands prometteurs ont une volonté déterminée de ne rien faire de tout ce qu'ils disent, lors même qu'ils vous accablent de complimens & de caresses. Ce procédé les fait mépriser, quand on a connu leur mauvaise foi. D'autres promettent ce qui est absolument hors de leur pouvoir d'accomplir. On compte sur leurs promesses, & l'on manque souvent d'importantes affaires sur cette vaine espérance.

FABLE XXIV.

Le Chameau.

La première fois que les hommes apperçurent le Chameau, ils furent épouvantés de la masse énorme de cette bête, & se mirent à fuir, pour se garantir des coups, la croyant très-dangereuse; mais s'apercevant qu'elle étoit douce, & traitable, ils eurent l'assurance de s'en approcher de plus près. Enfin, comme ils virent qu'elle se laissoit manier & approcher, ils la méprisèrent à un tel point, qu'ils lui donnèrent un mords, l'abandonnant à des enfans pour la conduire.

SENS MORAL.

On s'accoutume aux choses les plus terribles: & l'on vient quelquefois à mépriser ce qui paroïssoit d'abord redoutable. Cela se remarque principalement dans de certains malheurs, dont l'idée seule fait trembler & abat le courage. Cependant quand on y est tombé, on s'évertue, & l'on trouve des ressources à quoi l'on ne s'étoit point attendu. L'amour propre fait que l'on se forge des chimères dans l'appréhension de quelque accident; mais ce même amour propre fait que l'on prend toutes sortes de moyens pour se garantir du mal.

FABE XXV.

Le Serpent.

Un Serpent se sentant foulé aux piez des Passans, s'adressa à Jupiter pour lui porter sa plainte, & lui demander justice du tort qu'on lui faisoit. Si vous aviez, lui répondit Jupiter, piqué celui qui vous a marché le premier sur le ventre, les autres auroient été plus retenus, & vous auroient laissé en repos.

S E N S M O R A L.

Ceux qui repoussent vivement les premières attaques, sont moins exposez à de nouvelles insultes; car quand on connoit leur courage, on s'abstient de s'y jouer, de peur de s'attirer de mauvaises affaires; au lieu que s'ils mollissent d'abord, & s'ils souffrent lâchement les premiers affronts, l'on s'enhardit à leur en faire de nouveaux. C'est ce que Jupiter a voulu nous apprendre dans la réponse qu'il fit au Serpent; car s'il eût montré les dents à ceux qui lui marchèrent les premiers sur le ventre, les autres n'auroient pas voulu s'exposer dans la suite à se faire piquer. Une résolution hardie, que l'on témoigne au commencement d'une affaire, arrête l'audace de ceux qui auroient tiré leurs avantages d'une timidité à contre-temps.

FABLE XXVI.

Le Berger.

Un Berger avoit conduit ses Moutons dans un lieu planté de Chênes. Il dépouilla ses habits qu'il mit au pié d'un arbre, & y monta pour abattre du Gland. Ses Moutons y accoururent; mais en mangeant le Gland, ils déchirèrent & mirent en pièces les habits du Berger, qui étoient au pié du Chêne. Lorsqu'il fut descendu, & qu'il eut remarqué le pitoyable état auquel ils avoient mis ses habits: En vérité, dit-il à ses Moutons, vous êtes bien méchans, & bien ingrats. Vous donnez libéralement vôtre laine pour vêtir des étrangers, & vous avez déchiré mon habit, quoique je me donne le soin de vous nourrir.

S E N S M O R A L.

Plusieurs font sans choix, & sans discernement du bien à des étrangers, & du mal à leurs proches. Ce défaut est assez ordinaire dans le monde. C'est assez pour exciter l'aversion de certaines gens, que d'être de leurs proches, ou même de leur avoir fait du bien. Cette idée les choque, & les revolte; ils ne rencontrent qu'avec peine les yeux de leurs bienfaicteurs. Ce ne fut point par malice que les Moutons, dont il est parlé en cette Fable, mirent en pièces les habits de leur Berger. Ils le firent par inadvertence, les ayant trouvez par hazard, sous le gland qu'ils mangeoient.

Mais

Mais les ingrats font de propos délibéré, & par leur choix, du mal à ceux qui leur font du bien. Ce vice est lâche & noir, & il n'y a point de supplices trop cruels pour punir des gens d'un si mauvais naturel.

* * * * *

FABLE XXVII.

D'un Chien, & d'un Cuisinier.

On préparoit un magnifique festin dans la maison d'un grand Seigneur. Le Chien de la maison invita un autre Chien de ses amis à venir prendre sa part du festin. Ce Chien étranger étant introduit dans la cuisine, y vit avec joye tous les grands préparatifs que l'on y faisoit. Ah, que je vais faire bonne chère, s'écria-t'il en remuant sa queue en rémoignage de la joye qu'il goûtoit par avance; je me remplirai l'estomac de tant de viandes, que je pourrai vivre deux jours sans manger. Le Chien disoit tout cela en lui-même, & flautoit de sa queue le Cuisinier pour mériter sa bienveillance; mais le Cuisinier qui ne connoissoit pas ce Chien étranger, & qui appréhendoit qu'il ne lui jouât quelque mauvais tour, le prit par la queue, & le jeta par la fenêtre. Lorsqu'il s'enfuyoit en criant de toute sa force, il trouva

Aa 3 en

en son chemin un Chien de sa connoissance, qui savoit bien qu'on l'avoit invité pour être du festin. Il lui demanda comment on l'avoit reçu, & s'il avoit fait bonne chère. Fort bonne répondit-il; mais, j'ai tant bu, & je me suis si bien enivré, qu'il ne me souvient plus, d'où, ni comment je suis sorti.

S E N S M O R A L.

Il ne faut pas trop compter sur les promesses de ceux qui sont libéraux aux dépens d'autrui. On voit de certains gens s'ingérer dans les maisons, qui en veulent faire les honneurs, & disposer de tout, comme s'ils en étoient les propriétaires. Ils s'avanturent à y conduire des étrangers, sans savoir si le Maître le trouvera agréable. Ils réglent la bonne chère qu'il faudra leur faire. On est tout étonné de les voir usurper cette autorité. C'est pour montrer le ridicule de ces gens-là qu'Esopé a feint qu'un Chien invité par un autre Chien de ses amis, pour faire bonne chère aux dépens de son Maître, fut jetté par la fenêtre, & qu'il ne tâta point du festin. Voilà le sort des Parasites. On les chasse des maisons, où ils veulent s'introduire, sans y être souhaitez, & on les y regarde comme des facheux & des importuns.

* * * * *

FABLE XXVIII.

Le Corbeau.

Un Corbeau, dangereusement malade, disoit à sa mère qui jettoit de hauts cris,

cris, & qu'il voyoit réduire au desespoir: Ma mère, cessez de pleurer, & de vous affliger. Allez plutôt prier les Dieux pour moi, afin qu'ils me rendent la santé. Je crains bien, répondit-elle, que les Dieux ne soient sourds à mes prières; ils sont tous irrités contre toi, pour avoir dévoré leurs Victimes.

S E N S M O R A L.

Ceux que l'on a outragés pendant que l'on étoit dans la prospérité, ne sont guère en disposition de faire du bien à leurs ennemis qu'ils voyent tombez dans l'adversité. Il faut ménager les gens, quand on veut exiger d'eux de bons offices. Il n'est pas temps de ramper & de prier, après avoir fait mille outrages dont ceux qui les ont reçus ne perdent pas si tôt la mémoire. Le Corbeau, qui dans sa pleine santé avoit profané & dévoré les Victimes que l'on offroit aux Dieux, n'étoit guère en état de les fléchir & de les attendrir par ses prières, lors que la maladie l'eut réduit à la dernière extrémité. C'est à tort que certaines gens se plaignent qu'on ne les assiste pas dans leurs besoins, après qu'ils ont fait les fiers, & qu'ils ont méprisé tout le monde durant leur prospérité.

* * * * *

F A B L E XXIX.

D'un Païsan, & d'un Serpent.

Il y avoit à la porte d'un Païsan, une caverne qui servoit de retraite à un Serpent.

A a 4

pent.

pent. L'un des enfans de ce Laboureur marcha fans y penfer fur le Serpent, qui le mordit; de forte que l'enfant mourut fur le champ par la force du poifon. Le Serpent craignant d'être puni de ce crime, fe retira promptement dans fa caverne, pour fe mettre à couvert de la fureur du Païfan, qui pénétré de douleur pour la mort de fon fils, prit une hache & fe pofta à l'entrée de la caverne attendant que le Serpent en fortit, pour lui couper la tête. Mais le Serpent fe tenoit alerte, & regardoit de tous côtez, bien perfuadé qu'on ne lui feroit point de quartier. Un jour voulant fortir, à peine eut-il mis la tête hors de fon trou, que le Païfan brûlant de colére, & du defir de fe venger, lui porta un grand coup de hache, qui alla donner contre un rocher. Le Serpent ayant retiré promptement fa tête, par le coup, dont les marques demeurèrent fur la pierre, comme des fignes de la colére du Païfan. Sa femme fouhaitant qu'il fe réconciliât avec le Serpent, mit à l'entrée de fa caverne du pain, & du fel, & l'exhorta de faire la paix avec fon mari. Je ne pourrai jamais me fier à cette réconciliation, répondit le Serpent, tandis que je verrai le tombeau de vôtre fils, & ces marques de la colére de vôtre mari empreintes fur ce Rocher.

SENS

SENS MORAL.

Les hommes ne cessent guère de haïr, & ne perdent point le desir qu'ils ont de se venger, tandis qu'ils voyent les marques des affronts qu'ils ont reçus. Quelque bonne mine que fasse un ennemi réconcilié, il ne faut point s'y fier. Souvent cette réconciliation n'est qu'un prétexte, pour mieux couvrir la haine qu'il conserve toujours dans le fond de son cœur, & qu'il fait paroître à la première occasion qu'il trouve de se venger. C'est mal connoître les hommes que de se fier aux apparences & aux démonstrations d'amitié qu'ils donnent à ceux dont ils ont de grands sujets de se plaindre, & qui leur ont fait des chagrins, ou des affronts essentiels.

* * * * *

FABLE XXX.

D'un Joueur de Trompette.

Un Joueur de trompette, après avoir sonné la charge, les deux armées étant en présence, fut pris par les ennemis. Il les conjuroit de ne le point tuer. Vous voyez, leur disoit-il, que je ne suis point en état d'ôter la vie à personne, puisque je ne porte point d'armes offensives, & que je n'ai à la main que ma Trompette. C'est pour cela, lui répondirent les Soldats qui l'avoient pris, qu'il faut te faire,
 A a 5 mourir,

mourir, puisque ne sachant point combattre, tu animes cependant les autres à se battre, & à s'égorger.

S E N S M O R A L.

Ceux qui animent les Grands les uns contre les autres, font quelquefois plus de mal par leurs mauvais conseils, & par leurs exhortations, que des particuliers, qui auroient eux mêmes envie de nuire. C'est le malheur ordinaire des Grands, que de croire trop légèrement les hommes qui les approchent, sans approfondir les raisons, & les motifs qui les font parler. On leur fait entendre que de certaines gens leur ont fait des outrages sensibles, quoiqu'ils n'ayent point pensé à les offenser. Sur ces préjugés, ils donnent des ordres dont les suites sont souvent très funestes, & ils accablent des innocens, que la calomnie a noircis dans leur esprit. Comme ils ne sont déjà que trop disposés à la vengeance, & que l'idée des moindres mépris, ou du moindre affront les met en furie, c'est jetter de l'huile sur le feu, que de leur tenir des discours qui les animent encore davantage.

* * * * *

FABLE XXXI.

Le Ris, & les Pleurs.

On raconte que deux hommes passoient toute leur vie à considérer la vicissitude des choses humaines. Un des deux pleuroit, l'autre rioit toujours. Quelqu'un ayant fait réflexion sur leur différente

ferente conduite, les aborda, & ayant salué le Pleureur, lui demanda pour quel sujet il pleuroit de la sorte sans relâche. Je considère avec attention, répondit-il, ce qui se passe dans le monde, & j'y vois principalement trois choses qui me font beaucoup de peine. Premièrement je déplore la misère des Rois & des Grands, qui étant les Arbitres des choses humaines, & les Maîtres Souverains, & pour ainsi dire, comme les Dieux de la terre, n'ont cependant ni piez, ni mains, ni yeux, ni oreilles, & ne voyent & n'agissent que par les organes d'autrui. Ils ne parlent, ils ne dorment que selon le caprice des autres. Enfin, dans ce haut degré de gloire & de félicité, ils vivent d'aumônes, ou de voleries. Secondement, la crainte que j'ai que le monde ne finisse bien tôt, & qu'il ne soit consumé par un incendie général, est pour moi une source intarissable de larmes; car je vois qu'une affreuse secheresse consume & brûle toutes choses. Cela vient peut-être de cette ardeur que l'on a de boire, & de ce que plusieurs Nations disputent entre elles à qui se servira de plus grandes coupes, & de plus grands pots. En troisième lieu, l'indignation me force encore à pleurer. Je suis fâché que la vengeance

dange

dange ne précède pas la moisson ; car il feroit bien plus agréable de recueillir les grappes de raisins pendant l'été que pendant l'automne. Ce feroit un excellent remède pour tempérer les chaleurs de cette saison, qui sont excessives & incommodes ; & l'on pourroit agréablement se déaltérer avec cette liqueur nouvelle. Après que l'Etranger eut connu les sujets que celui-ci avoit de pleurer sans cesse, il s'adressa à l'autre, & lui demanda ce qui le faisoit rire toujours. Tout ce que je vois dans le monde, lui répondit-il, me paroît ridicule, comme il paroît digne de compassion à mon ami ; mais je ris principalement de trois choses. Premièrement, je ris de la confiance des mortels & de l'opiniâtreté qu'ils font paroître à braver leurs maux ? car quand ils ont fait naufrage, à peine se donnent-ils le loisir de radouber leur Vaisseau, qu'ils s'exposent à de nouveaux dangers. Quoiqu'ils aient reçu plusieurs blessures dangereuses dans les combats, ils ne laissent pas de retourner à la guerre, avant que leurs playes soient fermées. Les ivrognes oublient aisément les maux que leur cause leur incontinence, & recommencent dès le lendemain à boire avec plus d'excès. Les

Joueurs

Joueurs ne peuvent s'abstenir du jeu pour les pertes qu'ils y ont faites. Un homme que la mort a délivré d'une femme querrelleuse, bisarre, incommode, insupportable, se donne à peine le loisir de faire les funérailles de cette première femme, qu'il songe à se remarier. En second lieu, les contre-temps des hommes me font rire, car ils ajoutent à la joye de la bonne chère & des festins le plaisir du chant, & des instrumens de Musique; & ils mêlent les plaintes & les gémissemens parmi les douleurs & les larmes de personnes affligées. En troisième lieu, ne trouvez-vous pas fort ridicule de donner tant d'argent aux Médecins, puisque l'on en trouve partout un si grand nombre qui donnent les remèdes pour rien? Car y a-t'il une vieille, qui ne fasse pas maintenant profession de Medecine? Mais quand cela ne seroit pas, combien trouverons-nous de maux, dont il ne faudroit pas guérir les hommes? Pourquoi guérir les Envieux du mal des yeux; les Gourmands, des maux de bouche; les femmes & les médifans, de maux de la langue & du gosier; les Curieux, & les Parasites, de l'asthme; les colères, des maux d'estomac; ceux qui gardent le célibat, des maux qui viennent aux parties
néces-

nécessaires à la génération; les Larrons, de la goutte; les Soldats, de la folie? Il seroit avantageux à la République de ne point guérir tous ces gens-là de ces sortes de maux. L'Etranger lui en demanda la raison. C'est, repliqua celui qui rioit toujours, que si les Envieux avoient les yeux foibles & attaquez de quelque incommodité, ils verroient moins clairement les biens & la prospérité d'autrui; ils se figureroient qu'elle est plus grande; & cette imagination redoubleroit leur douleur. Quels maux ne causeroient point aux gourmands les continuelles incommoditez de bouche? Les femmes, & les médifans parleroient moins, & inventeroient moins de calomnies, s'ils avoient la langue embarassée. Il seroit à propos que les Parasites, & les Curieux fussent travaillez d'un asthme continuel, qui les empêcheroit de s'informer avec tant de soin des affaires d'autrui; ou de courir aux tables avec tant d'avidité. Si les personnes sujettes à la colére, avoient de grands maux d'estomac, elles ne s'abandonneroient pas à de grands emportemens. Qu'est-il besoin que ceux qui gardent le célibat, ayent si faine une partie de leur corps qui leur est si inutile? Si les Larrons avoient toujours la goutte, ils ne pourroient aller voler personne.

Vous

Vous savez que les Poètes représentent les plus grands Héros, & même le Dieu Mars, tout furieux dans les combats. Il faut donc laisser la fureur en partage aux Soldats, afin qu'ils en deviennent plus redoutables à leurs ennemis. Après cela, les deux Philosophes recommencèrent à pleurer, & à rire, selon le différent rôle qu'ils faisoient. L'Etranger se sépara d'eux, & continua son voyage.

S E N S M O R A L.

Les affaires humaines peuvent faire ire, ou pleurer, selon les différentes manières dont on les envisage. Cette Fable est fondée sur l'Histoire d'Héraclite & de Démocrite. L'un déplorait les malheurs & la folie des hommes; l'autre se moquoit de leurs entêtements, & de leurs extravagances.

* * * * *

F A B L E X X X I I.

D'un Oiseau, & de la Moisson.

Au temps de la moisson, il y avoit dans un champ un nid rempli d'Oiseaux qui n'avoient pas encore de plumes. Toutes les fois que la mère de ces petits Oiseaux quittoit le nid, pour aller chercher de quoi les nourrir; elle leur recomman-
doit soigneusement de bien retenir tout
ce

ce qu'ils entendoient, pour lui en rendre un compte fidele à son retour. Ils lui dirent un jour, que le Maître du champ, accompagné de l'un de ses fils déjà fort & robuste, étoit venu visiter sa moisson, & qu'il avoit résolu de couper le lendemain son blé avec le secours de ses amis. La mère des Oiseaux ne parut point étonné de cette nouvelle. Le lendemain, elle alla selon sa coutume, chercher de la nourriture à ses petits, qui lui dirent à son retour, que le Maître du champ se serviroit, pour couper son blé, de ses parens & de ses amis. Elle leur dit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour eux; mais quand ils lui eurent dit que le Maître du champ y viendrait avec ses valets, & son fils; C'est maintenant, dit-elle, qu'il faut partir, & chercher une retraite plus assurée.

S E N S M O R A L.

On tire plus de secours dans ses besoins des étrangers, que de ses proches. On ne fauroit dire la raison pourquoi les personnes de même sang se regardent toujours avec quelque espèce de jalousie. Ils sont moins affligés des succès qui arrivent aux étrangers, qu'à leurs parens mêmes. Ils sont aussi moins disposés à les secourir dans les embarras qui leur surviennent. C'est pourquoi Esope a feint que l'Oiseau ne crut pas être obligé d'ôter son nid du champ, tandis que le propriétaire ne parloit que de l'assistance de ses parens, & de ses amis.

FABLE

FABLE XXXIII.

D'un Père, & de son Fils.

Un jeune homme se vançoit un jour devant son père, d'avoir fait un grand nombre d'amis par sa civilité, & par les bons offices qu'il leur avoit rendus. Le Vieillard connoissant l'erreur de son fils, & voulant le corriger, lui demanda, s'il les avoit éprouvez. Oui, répondit le jeune homme, je connois les bons sentimens qu'ils ont pour moi, & l'amitié qu'ils me portent. Mais, repliqua le Vieillard, pour en être plus assuré, il faut les mettre à l'épreuve; & voici de quelle manière vous vous y prendrez. Vous tuerez un veau, que vous renfermerez dans un sac. Vous le porterez chez celui de vos amis que vous croyez le plus affidé, & le plus dans vos intérêts; vous le prierez de vous secourir dans une affaire très-importante. Vous lui direz, que querellant avec un homme, vous l'avez tué. Le jeune homme suivit le conseil que son père lui donnoit. Il alla chez celui de ses amis qu'il croyoit le plus zélé. Il lui présenta le sac teint de sang, & lui tint le langage que son père lui avoit suggéré. Cet ami lui donna d'abord des marques d'indignation; ensuite il le traita durement de paroles.

Bb

Enfin

Enfin il lui déclara nettement qu'il ne vouloit point s'engager dans une mauvaise affaire, ni avoir part à son crime. Le jeune homme retourne vers son père, & lui raconte de point en point comment son ami l'avoit reçu. Vous voyez, mon fils, lui repartit le Vieillard, de quelle manière les apparences d'amitié vous ont trompé. Mais allez chez vos autres amis, & voyez s'ils vous sont plus fidèles. Il obéit, mais rous l'abandonnèrent lâchement, & le rebutèrent. Alors il avoua son erreur devant son père, & se repentit de sa crédulité. Vous voyez, lui dit le Vieillard, que j'ai vécu long-temps. Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai trouvé qu'un seul homme fidèle, ou qui pût mériter le nom d'ami. Pour l'éprouver, & pour mieux connaître ses véritables sentimens, allez le trouver. Il le lui nomma, & lui designa sa maison. Dites - lui que vous êtes mon fils, demandez - lui du secours, pour dérober au Public la connoissance du crime que vous feindrez avoir commis. Le jeune homme alla sur le champ trouver celui que son père lui avoit indiqué. Il lui exposa l'histoire qu'il avoit inventée. Cet homme tout incontinent lui dit d'entrer dans sa maison, afin de parler d'une affaire qui lui paroissoit trop

trop importante pour être traitée en public; car il l'avoit abordé dans la ruë. Il le conduisit dans l'endroit le plus reculé & le plus secret de sa maison, & se préparoit déjà à y faire une fosse pour y enterrer le mort. Alors le jeune homme connoissant la fidélité d'un ami si généreux, lui parla à cœur ouvert, lui expliqua le sujet de sa feinte, lui rendit mille actions de grâces, le conjura de le mettre au nombre de ses amis, & de l'aimer comme il aimoit son père, auquel il courut en diligence raconter ce qui s'étoit passé, ne pouvant se laisser d'admirer, & de louer la générosité d'un ami fidele; & se blâma lui-même de s'être flaté mal à propos d'avoir un grand nombre d'amis. Son père lui donna encore plusieurs beaux préceptes, pour distinguer les faux amis d'avec les véritables, & pour le rendre plus réservé sur le choix qu'il devoit faire, sans se laisser surprendre par de belles paroles, & par les trompeuses apparences d'une feinte amitié.

SENS MORAL.

Les véritables amis sont très rares & il est fort aisé de s'y tromper, parce qu'on ne lit pas dans le cœur des gens. Le meilleur moyen pour s'en assurer est de les mettre à l'épreuve. S'ils sont constans & fidèles pendant vôtre adversité, s'ils ne craignent point de se

B b 2

déclarer

déclarer pour vous, & de vous secourir dans des affaires délicates, au hazard de se perdre eux-mêmes, c'est une marque évidente que leur amitié est sincère, & que l'on peut sûrement compter sur eux.

* * * * *

FABLE XXXIV.

D'un Parricide.

Un méchant homme, coupable des crimes les plus énormes, étoit couché auprès d'une muraille chancelante, pour se reposer, & pour dormir pendant quelque temps. Le Dieu Sérapis lui apparut durant son sommeil, & l'avertit en songe, de se lever promptement, & d'aller chercher un autre lieu plus sûr pour dormir. Il obéit aux avis que le Dieu lui donnoit. A peine se fut-il éloigné de quelques pas de la muraille, qu'elle tomba. Il alla incontinent dans le Temple remercier les Dieux du soin qu'ils prenoient de sa vie, & leur offrit un Sacrifice, avec de grandes marques de joye, & de reconnoissance. Sérapis lui apparut une seconde fois durant son sommeil. Penses-tu, scélérat, lui dit-il avec un visage irrité, que les Dieux se fouscient d'un infame, & d'un parricide? Mais si tu avois été écrasé sous les ruines de cette muraille, tu
ferois

ferois mort sans douleur, & sans infamie. Les Dieux ne t'ont sauvé que parce que tu es réservé au gibet, pour expier tes forfaits par une mort ignominieuse.

SENS MORAL.

Les scélérats ne doivent point se flater de pouvoir éviter les peines dues à leurs crimes. Si Dieu les souffre pendant quelque temps, c'est pour les punir d'une manière plus étonnante, & plus exemplaire, afin que leurs châtimens retiennent les autres, & les fassent rentrer dans leur devoir. Ceux qui se sentent coupables de quelque grand crime, & qui voyent que leurs affaires n'en vont pas plus mal, qui au contraire se voyent riches & opulens, qui coulent tranquillement leur vie dans l'abondance & dans les délices, croient que Dieu ne prend pas garde à leurs forfaits, ou qu'il ne s'en met pas en peine, mais c'est qu'il attend à les punir, pour les convertir eux-mêmes, ou pour la conversion des autres.

* * * * *

FABLE XXXV.

De la folle entreprise des Chiens.

Une troupe des Chiens se promenant sur le rivage, apperçurent dans la mer des peaux qui flotoient. Ils résolurent entre eux, pour avoir ces peaux, de boire tou-

Bb 3 te

te l'eau de la mer; mais ils crevèrent tous à force de boire, avant que d'exécuter leur dessein.

S E N S M O R A L.

Les entreprises mal concertées ne peuvent réussir; & l'on se trouve toujours mal de suivre les mouvemens d'une aveugle cupidité. Cette Fable attaque les avarés, qui se font souvent de mauvaises affaires pour contenter leur avarice. Comme leur passion les aveugle le plus souvent, ils ne raisonnent pas assez, pour prévoir la suite fâcheuse des entreprises où ils s'engagent.

* * * * *

FABLE XXXVI.

D'un Berger, & d'un Cuisinier.

Un Berger, & un Cuisinier, faisoient voyage de compagnie. Ils trouvèrent par hazard sur leur chemin une Brebis fort grasse, qui s'étoit égarée du troupeau. Ils se jettèrent tous deux dessus à qui l'auroit; les bêtes parloient le langage des hommes en ce temps-là. La Brebis leur demanda de quelle profession ils étoient l'un & l'autre, & pour quel sujet ils prétendoient tous deux l'emmenner. Après qu'ils se furent

rent expliquez sur le métier qu'ils faisoient, la Brebis se tourna du côté du Berger, & se livra à lui de bon cœur. Elle dit au Cuissinier, que son Métier étoit d'égorger les Brebis; & celui du Berger de les conserver; & que par conséquent il ne devoit pas s'étonner du choix qu'elle faisoit.

SENS MORAL.

Autant qu'on le peut, il faut s'éloigner des méchants, & s'approcher des gens de bien. L'habitude que les premiers ont à faire du mal, fait que l'on se repent tôt ou tard de les pratiquer, au lieu que l'on peut tirer de grands avantages du penchant que les autres ont à faire du bien. Esopé feint que la Brebis s'informa soigneusement de quelle profession étoient ceux qui la vouloient avoir, avant que de se déterminer sur son choix. Cette leçon est tres-importante pour nous apprendre à bien examiner les mœurs, & le caractère des personnes avec lesquelles nous voulons vivre. Si nous remarquons qu'ils soient vicieux, & enclins à mal faire, il faut rompre sur le champ, quelque agrément que l'on espère trouver dans leur commerce, dont on a tôt ou tard assez d'occasions de se repentir. Si la société des gens de bien n'est pas si agréable, elle fait au moins plus d'honneur. La maxime de celui qui disoit, qu'il aimoit mieux se réjouir avec des fripons que de s'ennuyer avec des gens de bien, n'est pas sainte.

FABLE XXXVII.

La Cicogne, les Rats, & les Grenouilles.

La Cicogne pressée de la faim, ne sachant de quelle ruse se servir pour attraper les Grenouilles qui s'enfonçoient dans leurs marais, ni les Rats qui se cachotent dans leurs trous, alla sur le bord d'un étang, & dit aux Grenouilles, que les Rats témoignent par tout un fort grand mépris pour elles, & qu'ils se vantoient publiquement, qu'un Rat pouvoit battre trois Grenouilles. Elles se tinrent très-offensées de ce mauvais discours, & protestèrent qu'elles ne refuseroient point de se battre contre les Rats, en pleine campagne. La Cicogne incontinent alla au quartier des Rats, & leur fit entendre, qu'elles les méprisoient, & disoient qu'une seule Grenouille suffisoit pour mettre en fuite une grande troupe de Rats. Ce discours les aigrit étrangement. Ils dirent qu'ils défioient les Grenouilles au combat. On choisit pour champ de bataille une grande plaine également éloignée des marais des Grenouilles, & des cavernes des Rats. Les combattans s'y rendirent en foule. La Cicogne les voyant à sa discrétion, se mit à les tuer les uns après les autres, Ceux des Rats & des Grenouilles qui échappèrent,

pèrent, connurent alors qu'ils avoient été pris pour dupes, sans pouvoir se garantir du bec de la Cicogne.

S E N S M O R A L.

Il ne faut point ajoûter foi aux rapports de ses ennemis, car quelque beau semblant qu'ils fassent, ils ne songent qu'à nuire, & à exciter des divisions pour profiter des conjonctures. La fottise des Rats, & des Grenouilles, qui s'animèrent, à ce que dit Esope, les uns contre les autres, est une leçon pour nous apprendre à nous garantir des faillies de la colére, puisque cette passion empêche qu'on ne raisonne, & qu'on ne prévoye les suites d'une dangereuse affaire, où l'on s'embarque, par les artifices des personnes intéressées, qui travaillent sous main à la ruine des deux partis, pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il ne faut donc pas, sur de legers soupçons, prendre feu contre des personnes que l'on tâche, par de mauvais discours, à rendre suspectes. Il faut au moins avant que d'éclater, se donner le temps de s'éclaircir.

* * * * *

LE COMBAT DES CHATS
ET DES RATS.

PAR UN AUTEUR ANONYME.

A R G U M E N T.

Dans le temps que Creillus, qui avoit établi le siége de son Empire dans une vaste

Bb 5

&

& sombre caverne, gouvernoit toute la Nation des Rats, un Chat célèbre rodoit continuellement autour de cette caverne, pour épier tout ce qui s'y passoit, & pour examiner toutes les démarches de Creillus. Ce Roi jaloux de son autorité, & plein de zèle pour le repos de son Peuple, souffrit impatiemment les assiduez du Chat, & les curieuses observations qu'il faisoit sur les terres de son Empire. Il fit part de son chagrin à l'un de ses Alliez, & de ses confidens, qui exerçoit la charge de Tyroclope, c'est à dire, Larron de fromage. Il lui demanda conseil sur les mesures qu'il devoit prendre pour écarter ce Chat. Il fut résolu dans le Conseil des Rats, qu'on leveroit une grande armée, pour faire la guerre aux Chats. Ceux-ci remportèrent d'abord quelques avantages sur leurs ennemis. Le fils de Creillus fut vaincu, déchiré & dévoré par un Chat. Cette triste nouvelle fut rapportée à sa mère, par un témoin oculaire. Ce malheur redoubla le courage des Rats. Après plusieurs signalez combats, soutenus vigoureusement de part & d'autre, lorsqu'ils étoient au plus fort de la mêlée, une poutre pourrie tomba du plancher, & écrasa le Chat. Cet accident donna la victoire

victoire

viçtoire aux Rats. Cette Fable est écrite en forme de Comédie, dont les principaux personnages sont Creillus, Roi des Rats; Tyroclope, Chef du Conseil; un Chœur de Servantes; un Héraut; une Concubine de Creillus; deux Ambassadeurs.

Creillus. A quoi pensons-nous, généreux Citoyens, de demeurer si long-temps cachez dans nos cavernes, & de passer une vie malheureuse, dans la crainte, & dans la misère? A peine osons-nous mettre le nez à la fenêtré; mais toujours saisis d'horreur, nous traînons une vie obscure, toujours renfermez dans nos trous, comme si nous étions resserrez par une Garde ennemie. La nuit nous paroît encore plus longue & plus affreuse que le jour; & nôtre malheur égale celui de ces Peuples infortunez, qui sont privez de la lumiere pendant six mois continuels, & qui passent tout ce temps-là dans des ténèbres affreuses.

Tyroclope. Si nous sommes renfermez, au moins nous vivons dans nos cavernes. Mais si nous nous mettons en campagne, comme vous dites, nous serons tout à coup exposez à une infinité de périls; & une prompté mort fera la récompense de nôtre témérité.

Creillus.

Creillus. Pourquoi ferons-nous exposez aux hazards, & aux malheurs dont vous nous menacez ?

Tyroclope. Nous deviendrons la proie d'un ravisseur avare, & affamé.

Creillus. Quel est le ravisseur ? Ne faites point de façon de me le dire ; car je ne devine pas aisément.

Tyroclope. C'est celui que les hommes appellent un Chat ; & qui rode perpétuellement autour de nos demeures, pour examiner la conduite des Rats, & de même que les Chiens sont les ennemis irreconciliables des Lièvres, du Met, ce redoutable ennemi, est toujours alerte pour nous surprendre. Il jette sur nous de regards terribles, qui sont des signes manifestes de ses mauvaises intentions.

Creillus. Je ne le fai que trop, combien vos conjectures sont bien fondées. Ce cruel a dévoré autrefois, à mes yeux, ma chere fille Lychnoglyphe, que j'aimois plus que ma vie.

Tyroclope. Il a fait le même traitement à mon aimable fille Corfocopo ; & à mon fils Sitodarbe, que j'aimois avec tant de tendresse, & qui venoit au secours de sa sœur.

Creillus. Pourquoi demeurons-nous donc le bras croisez, comme des lâches, sans

sans nous mettre en devoir de venger la mort de nos chers enfans ?

Tyroclope. Et que voulez-vous que nous fassions ?

Creillus. Il faut punir ce cruel Panfage comme il le mérite, & songer à venger ceux qu'il a fait périr.

Tyroclope. Comment nous y prendrons-nous ? Dites-moi nettement toutes vos pensées sur cette affaire importante.

Creillus. Il faut que nous l'attaquions brusquement, & sans lui donner le temps de se reconnoître.

Tyroclope. Cette proposition me glace d'effroi. Je crains bien qu'il ne nous étrangle, & qu'il ne nous dévore ; & que nôtre perte ne redouble la joye du Chat, & n'ajoute un nouveau lustre à sa gloire.

Creillus. Je crois que nous devons tout tenter, pour venger les morts ; car vous savez que de grands personnages ont acquis une gloire immortelle, pour avoir vengé la mort de leurs amis, de leurs parens, de leurs enfans, de leurs frères.

Tyroclope. Oui, je fai tout cela ; mais il est bien douloureux d'être privé de la lumière, pour être enseveli sous un tombeau ténébreux.

Creillus.

Creillus. Mais doutez-vous que nous ne puissions abattre la puissance de cet ennemi redoutable, & le faire périr sans ressource ?

Tyroclope. Dites-moi comment nous pourrons exécuter une si belle entreprise.

Creillus. En l'attaquant, & le poursuivant à toute outrance, & à force ouverte.

Tyroclope. Je crois qu'il seroit plus à propos d'avoir recours à la ruse, & de le vaincre par surprise.

Creillus. Mais par quel stratagème pourrons-nous le surprendre ?

Tyroclope. S'il se défie que nous lui dressons quelque embuscade, il nous tendra aussi des pièges : & si nous lui déclarons la guerre, il rassemblera un grand nombre de soldats. Nous ne pourrons soutenir ses efforts, & il remportera la victoire sur nous, après avoir mis toute nôtre armée en déroute.

Creillus. Quand nous aurons mis sur pié autant que nous pouvons de soldats, il faudra encore grossir nôtre armée par des troupes auxiliaires, selon la coutume.

Tyroclope. Ne vous souvenez-vous plus de l'attaque que nous fimes contre l'armée des Chats, & des Grenouilles, avec de nombreuses troupes de nos Alliez, qui étoient venus à nôtre secours ?

Creillus.

Creillus. Je m'en souviens, & du malheureux succès de nôtre entreprise. Nos enfans, nos frères, nos amis, nos pères, périrent dans cette guerre; & peu s'en fallut que nous n'y perdissions la vie.

Tyroclope. Je crains le même sort, si nous recommençons la guerre.

Creillus. N'appréhendez rien, & les Dieux sont pour nous, ils me l'on fait connoître par les songes. Vous savez que j'ai quelque connoissance en cet art; & que je suis assez expert dans l'interprétation des songes.

Tyroclope. Qu'est-ce que les Dieux vous ont donc révélé?

Creillus. Lorsque je dormois, Jupiter m'est apparu, il m'a inspiré une force extraordinaire, & m'a dit: Vous avez un courage invincible.

Tyroclope. Dites-moi encore, sous quelle figure il vous a paru.

Creillus. Il ressembloit à Tyrolichus, ce sage Vieillard.

Tyroclope. Ne vous est-il point encore apparu dans un autre temps, & dans un autre état?

Creillus. Il me sembloit que mes menaces le rendoient timide.

Tyroclope.

Tyroclope. Quelles menaces avez-vous donc pu faire à cette Divinité, qui habite dans les Cieux & qui commande aux Dieux immortels? L'avez-vous menacée d'attacher une grande chaîne au Ciel, pour en entraîner tous les Dieux à force de bras?

Creillus. Je lui fis mille fois l'année passée cette menace; car en faisant réflexion aux malheurs de ma vie, & de quelle manière je languissois dans un trou sombre, & étroit, rempli d'affreuses ténèbres, je jurois, je pestois, je me lamentois, je déchirois mon visage, & dis mille injures, au grand Dieu Jupiter; & j'ajoutai à mes gémissemens d'affreuses menaces pleines d'indignation, & de desespoir.

Tyroclope. Dites-moi donc en quels termes ces menaces étoient conçues?

Creillus. Que s'il ne me faisoit pas remporter de grandes victoires sur mes ennemis, s'il ne me rendoit pas invincible dans les combats, & s'il ne me faisoit pas couronner de lauriers, j'entrerois dans le réservoir où l'on garde les Victimes, & les mangerois pour me nourrir.

Tyroclope. Je me joindrai à vous avec ma femme, & mes enfans; mais il me paroît que vous me racontez une fable.

Creillus.

que nous demeurons cachez honteusement dans des trous, quoique nous ne manquions pas de courage. Nos prédécesseurs, comme s'ils eussent été malades, languissans, & tout perclus de leurs membres n'ont pas eu l'assurance de se mettre en campagne, & de paroître devant nos ennemis. Voici maintenant le temps de montrer de quoi nous sommes capables, & de combattre courageusement nos ennemis. Il me semble que je me deshonorerois, moi qui suis si généreux & qui commande à tant de braves guerriers, qui marche avec tant de pompe & tant de gloire, moi à qui l'on donne par tout tant d'applaudissemens; je me deshonorerois, dis-je, si je n'osois sortir de mon trou, ni tenir la campagne devant mes ennemis. Vous qui êtes sortis d'ancêtres si illustres, & qui se sont signalez en tant d'occasions; vous avez hérité de leur courage. Acquitez-vous fidèlement des emplois que l'on vous donnera, & n'apportez aucun retardement dans l'exécution de mes ordres. Partez, invincibles Rats; allez vous exercer dans de nouveaux genres de combats; réglez-vous sur les grands exemples de valeur que je vous donnerai. Jamais je n'ai hésité un moment, pour me jeter à corps perdu
dans

dans les périls les plus grands. J'ai donné dès ma tendre jeunesse des marques d'une extrême valeur. Je mettois en déroute tous les ennemis qui se présentoient devant moi. Les Ancêtres dont je tire mon origine, avoient un courage invincible. Vous savez quelle gloire ils ont acquise par leur intrépidité; & par la sagesse qu'ils ont fait paroître en tant d'occasions; je veux parler des Cartodaptes, qui se sont rendus si célèbres par leurs hauts faits. Je n'ai point dégénéré, d'une origine si illustre, j'aurois eu honte de mener une vie oisive, & obscure; j'ai marché dès mon enfance sur les pas des plus grands Hommes, & des plus fameux Guerriers. J'ai manié la lance, & l'épée; ayant le bouclier sur le bras. J'ai appris à cheval, à attaquer l'ennemi, à lui porter des coups sûrs & inévitables, à bander l'arc, à lancer le javelot, à faire toutes les fonctions militaires. J'ai conduit plusieurs armées en qualité de Général; j'ai asservi plusieurs Nations par mon adresse & par mon courage, & je les ai rendues tributaires. On m'a enfin créé le Monarque des Rats, après que l'on a jugé, que j'étois le plus considérable de toute la Nation; mais je reconnois maintenant que le rival



de Jupiter & de Rhée, est le plus misérable de tous. C'est un animal timide, misérable & méprisable. Préparez-vous, mes chers Compagnons, à bien faire votre devoir, & à bien combattre. Témoignez en cette occasion votre force, votre adresse, votre courage; armez-vous à votre avantage, retournez promptement dans vos maisons pour faire tous les préparatifs nécessaires. J'espère que dès demain vous ferez paroître votre bravoure contre nos ennemis; puisque cela est nécessaire à la fin que nous nous proposons.

Tyrolope. Puisque toute l'assemblée s'est retirée chacun chez soi, pour prendre un peu de repos; je vais aussi de mon côté me mettre au lit pour dormir pendant quelque-temps.

Creillus. C'est bien avisé, il faut que je tâche d'en faire autant.

Chœur de Servantes. Ah, quelle douleur! quelle infortune! Grands Dieux, que ce jour est infortuné! Le Roi a pris la dangereuse résolution de déclarer la guerre aux Chats, & de paroître devant eux en pleine campagne. Il me semble que je le vois déjà périr avec toute son armée; & abandonner la lumière des Cieux. O
grand

grand Apollon, saint Interpréte des choses futures, divin Phébus.

Loxie. Hélas ! hélas ! de quels malheurs sommes - nous menacez ! Quelles misères, quelle source intarissable de larmes ! Hélas ! hélas ! quelles cruelles afflictions !

Les deux Ambassadeurs. Peut-être gagnera-t'il la bataille ; mais vous nous racontez des choses nouvelles, inouïes, incroyables. Que la volonté du grand Jupiter s'accomplisse.

Tyroclope. Je vois le jour qui commence à paroître.

Creillus. J'apperçois aussi de la lumière.

Tyroclope. Il est temps de renoncer au sommeil, & de sortir du lit. Après que nous aurons immolé aux Dieux, des bœufs & des moutons, allons nous mettre en campagne ; & commençons généreusement à combattre : mais il faut avant toutes choses appaiser les Dieux, tâcher de nous les rendre propices, & de les mettre dans nos intérêts.

Creillus. Quand le sacrifice sera achevé, invoquons Jupiter, Minerve, Mercure, Pan, Neptune, le chaste Loxie, Junon, & Diane, qui se plaît sur les montagnes, Pluton, Latone & Proserpine, avec tous les autres Dieux.

Le Chœur. Grands Dieux qui tenez vôtre Empire au dessus, & au dessous de nous, vous qui êtes la source de tous les biens, soyez-nous propices, & faites-nous voir des effets de vôtre secours, dans la cruelle guerre que nous allons entreprendre, contre une Nation cruelle.

L'Epouse de Creillus. Jupiter, secours nos Chefs, afin qu'ils remportent la victoire, avec mon Epoux, & mon fils.

Le Chœur. C'est une chose glorieuse que de vaincre, mais je me sens glacé d'effroi.

L'Epouse. Je suis pénétré de frayeur, & tout le corps me tremble.

Le Chœur. Nos ennemis sont forts, & redoutables.

L'Epouse. O Jupiter, faites que la guerre nous soit favorable.

Le Chœur. On ne peut attendre que du bien de la part des Dieux.

L'Epouse. Si l'armée des Rats met celle de nos ennemis en fuite, nous passerons le reste de nôtre vie en repos, & en sûreté; nous ne serons plus dans la crainte, & dans les allarmes.

Le Chœur. Nous en viendrons à bout, avec l'assistance des Dieux.

L'Epouse. Mais si nos ennemis remportent l'avantage sur nous, si nos soldats prennent

nent

nent la fuite, toutes nos affaires iront en décadence dès ce moment.

Le Chœur. A Dieu ne plaise, qu'un aussi grand malheur nous arrive.

L'Épouse. Nous serions réduits à une honteuse servitude.

Le Chœur. Et nous deviendrions le partage de nos ennemis.

L'Épouse. Et moi qui suis Reine maintenant, je serois esclave avec tous mes enfans, que j'aime avec une extrême tendresse.

Le Chœur. Non, grande Reine, vous ne tomberez point dans l'esclavage, ni vous, ni vos enfans; mais vous serez tous dévorés par un ennemi cruel & sanguinaire.

L'Épouse. Quoi! Je serai privée de la clarté du jour, & je serai réduite en poussière sous un triste tombeau?

Le Chœur. Cessez de vous plaindre, & demeurez dans le silence; je vois un objet bien digne de compassion. Il me semble que quelqu'un des nôtres s'échappe de la mêlée, qu'il est tout percé de coups, qu'on le poursuit à toute outrance, & qu'il perd la respiration.

Le Courier. Où est la Reine? On lui apporte de fâcheuses nouvelles.

Le Chœur. Vous la voyez devant vos yeux.

Le Courier. Reine infortunée, & trois fois malheureuse. Pficarpax est mort de ses blessures dans le combat.

La Reine. Ah mon fils, ah mon cher fils! l'appui de ma vieillesse est tombé. Ah mortelles douleurs, quelle perte, quel desespoir! Ah mon fils, ah mon fils, ah quelle affreuse nouvelle! Que deviendrai-je? Où fuirai-je? Où me cacheraï-je? Il faut que je périsse, je sens déjà mes membres tremblans se dissoudre. Hélas! hélas! mon cher fils! Ah quel douloureux spectacle!

Le Chœur. Modérez vous douleurs, quoi qu'elles soient justes; & cessez de vous affliger comme vous faites.

L'Epouse. Grand Dieu Jupiter, qui avez détruit la puissance, & renversé les Chariots des Titans.

Le Chœur. Ah mère affligée, mère malheureuse! Résistez à cette douleur, dont le poids vous accable.

L'Epouse. Ah mon fils, ah mon cher fils!

Le Chœur. Une grande Reine doit soutenir ses disgraces, sans s'en laisser abbatre. Faites-vous instruire tranquillement de l'état, & de la situation de vos troupes.

L'Epouse. Je ne puis résister à ma douleur, & je succombe malgré moi, sous le poids de mon infortune.

Le

Le Chœur. De quoi vous servent toutes ces plaintes, dans l'accablement où vous êtes.

L'Épouse. C'est un devoir que je rends aux manes de mon fils, avant que j'expire.

Le Chœur. Non, grande Reine, vous ne mourrez point. Cessez de vous troubler, & de vous affliger.

L'Épouse. Comment voulez-vous que je fasse pour paroître insensible, & pour n'être pas pénétrée de douleur, dans un malheur de cette nature ?

Le Chœur. Mais vos plaintes & vos gémissemens diminuent-ils vôtre douleur ? On ne peut retirer les morts du tombeau en s'affligeant.

L'Épouse. Mais que voulez-vous que je fasse en cessant de gémir & de m'affliger ?

Le Chœur. Il faut vous informer de l'état de nos troupes, & de quel côté penche la victoire.

L'Épouse. Qui pourra nous en dire des nouvelles certaines ?

Le Chœur. Voilà un Courier, qui arrive du champ de bataille.

L'Épouse. Où est-il ce Courier ?

Le Chœur. Le voilà devant vos yeux.

L'Épouse. Je n'en puis plus, la douleur m'arrache la vie.

Le Chœur. Courier, dites promptement à la Reine, ce que vous avez vu à l'armée, & quel succès nous pouvons espérer du combat, & de quelle manière son fils a été tué.

Le Courier. Voulez vous que je vous raconte par ordre toutes choses, ou que j'abrège ma narration ?

Le Chœur. Dites-nous en détail tout ce qui est arrivé à nos troupes, depuis le commencement du combat, jusqu'à cette heure.

Le Courier. Je vous dirai tout, donnez-moi votre attention. Si-tôt que l'on eut commencé le combat, le plus fort & le plus courageux de nos soldats, je veux dire Pficolide, en vint aux mains avec Panfage. Il fut vaincu, & tomba roide mort dans la mêlée. Ce fut un spectacle très-douloureux pour nous. L'armée crut être perdue, après la perte d'un Guerrier aussi fameux. Un autre Capitaine nommé Colycoclope prit sa place. Il eut le même sort que le premier, & ne put en aucune façon résister aux attaques de son ennemi, ni aux coups qu'il lui portoit. Pficarpax voyant périr tant de braves gens, qui devenoient la proie de l'ennemi, & de l'armée de Panfage, en fut tout transporté de douleur, & de colère, par la chaleur du sang qui bouillonna dans son cœur, & prenant une pertuisane, il attaque
Panfage,

Panfage, dans la résolution de vaincre, ou de mourir; mais Panfage le voyant venir dans une si bonne contenance, & ne pouvant parler les coups qu'il lui allongeoit avec sa peruisane, d'une manière terrible, se jette sur Pficarpax à corps perdu, le ferre, & le déchire de ses ongles, & le mange à la vue des deux armées.

Le Chœur. Eh quoi, cette aventure se passa en la présence de son cher père?

L'Épouse. Cette circonstance est encore ce qu'il y a de plus douloureux dans mon malheur.

Le Courier. Si-tôt que j'ai vu la fin de ce triste combat, je suis venu en diligence vous en porter la nouvelle.

L'Épouse. Je souhaiterois de tout mon cœur, que vous n'eussiez point quitté l'armée, j'ignorerois encore mon malheur, & je ne serois pas pénétrée comme je le suis de la douleur qui m'arrache la vie.

Le Courier. Il faut maintenant que je m'en retourne; & que je reprenne le chemin de l'armée.

L'Épouse. Partez, & ne revenez plus nous apporter d'aussi fâcheuses nouvelles.

Le Chœur. Que ce Messager de malheur périsse plutôt.

L'Épouse.

L'Epouse. Ce Courier nous a jettez dans une horrible consternation par son récit.

Le Chœur. La fleur, & l'élite de nôtre Jeunesse a été moissonnée par le fer de nos ennemis. Il me semble que l'honneur & le devoir nous engagent à célébrer par des chants lugubres, la mort de ce grand Guerrier qui vient de perdre le jour.

L'Epouse. Vous avez raison, il est juste de s'abandonner aux larmes après la perte de mon fils.

Le Chœur. C'est à la Reine à commencer un exercice si pieux & si douloureux.

L'Epouse. Hélas! hélas! mon fils, ah, mon cher fils!

Le Chœur. Ah infortuné Creillus, que deviendrez-vous après un accident si funeste?

L'Epouse. Hélas! hélas! mon fils, ah mon cher fils! en quelle région êtes-vous allé?

Le Chœur. Où vous a-t'on caché depuis que vous avez perdu la vie?

L'Epouse. Hélas! hélas! qui peut nous avoir causé un malheur si terrible?

Le Chœur. Ah, quel coup funeste! Ah, quel accablement de misères!

L'Epouse. Hélas! hélas! j'ai perdu la lumière du jour.

Le Chœur. Tout ce qui est dans la vie n'est que cendre & que poussière. C'est une ombre
bre

bre qui passe, & qui s'évanouit dans un moment.

L'Epouse. Hélas! hélas! Mon cher fils Pſicarpax, vos m'avez devancée.

Le Chœur. C'est assez vous affliger. Ne continuez pas à pleurer davantage; j'apperois un nouveau Courier qui vient vers vous à grands pas.

L'Epouse. Ah, je tremble qu'il ne nous apporte encore quelque fâcheuse nouvelle.

Le Chœur. Non, non, grande Reine, ne craignez rien.

L'Epouse. Comment le savez-vous?

Le Chœur. Comment? On voit la joye peinte sur son visage.

L'Epouse. O Jupiter, daignez m'annoncer quelque bonne nouvelle!

Le Courier. Apprenez - moi où est la Reine.

Le Chœur. Vous la voyez devant vous.

Le Courier. Vous devez essuyer vos pleurs, & cesser de vous affliger; je vous apporte de grandes & d'heureuses nouvelles, & je me flatte que vous me récompenserez richement de mes peines.

L'Epouse. Hâtez-vous de me dire tout ce que vous savez, & ne vous moquez point de moi, en me racontant des fauffetes.

Le

Le Courier. Je ne vous dirai rien qu'après que vous m'aurez récompensé de ma course, & de la bonne nouvelle que je vous apporte.

L'Epouse. Je vous récompenserai richement, quand vous m'aurez fait vôtre recit.

Le Courier. Le Chat, ce redoutable ennemi des Rats, est mort dans la mêlée.

L'Epouse. Ah, ah ! L'heureuse nouvelle ! Je triomphe, & je m'abandonne à la joye.

Le Courier. Cet heureux succès vous doit faire oublier toutes vos disgraces passées.

L'Epouse. Je ne puis contenir la joye qui me transporte.

Le Chœur. Il faut avant toutes choses vous faire instruire des circonstances de la bataille, & de quelle manière est mort ce Chat, la terreur des Rats, & qui en a dévoré un si grand nombre.

L'Epouse. Courier, apprenez-nous les circonstances de cette grande affaire, & de quelle manière nous avons gagné la bataille, les combats qui ont été rendus, & les pertes que nous y avons faites.

Le Chœur. La joye s'est maintenant emparée de l'esprit de la Reine.

Le Courier. Je vais vous faire un fidèle recit de ce grand événement. Ecoutez-moi avec toute votre attention. Si-tôt que le
signal

signal eut été donné de ce sanglant combat, & que les troupes se furent mêlées de part & d'autre, avec un désir égal de bien faire; Pſicolide, l'un des Principaux de nôtre nation, perdit la vie dès les premières attaques. Colycoclope le suivit de bien près. Enfin le fils du Roi, mon bon Prince, perdit la vie en combattant auprès de son père, qui fut pénétré d'une douleur mortelle voyant étendu sur la pouſſière, un fils qu'il aimoit ſi tendrement. Alors ce généreux Prince faiſant avancer ſes troupes avec un courage intrépide, donna ſes ordres pour attaquer brufquement l'Ennemi, & ſans lui donner le tems de ſe reconnoître. Il ſe jetta lui-même dans la mêlée pour encourager ſes gens par ſa préſence. Le combat fut long, & fort opiniâtre; tous les Soldats gardoient leur rang, & le terrain, ſans que l'on en vît aucun prendre la fuite. Alors, pour terminer la bataille par une aventure ſurprenante, une ſolive mangée de vers & de pourriture, ſe détacha tout à coup du plancher, & tomba ſur le plus cruel de nos ennemis; elle lui brifa les reins par ſa chute, & l'écrasa ſous ſa péſanteur. Ce coup heureux pour la nation des Rats, envoya dans les Enfers l'ame de Panſage. Cet implacable ennemi, qui avoit violé ſi ſouvent la foi des Traitez, fut étendu tout de
son

son long expirant, & nous lui vîmes rendre les derniers abois.

Le Chœur. Que les Dieux vous combent de joye, & de leurs bénédictions. Heureux Courier, qu'ils prolongent le cours de vôtre vie pendant plusieurs siècles, pour vous récompenser de la bonne nouvelle que vous venez de nous annocer, en nous apprenant la mort de ce furieux ennemi, qui avoit tant fait de ravage parmi la Nation des Rats, dont le sort sera maintenant plus doux & plus heureux. Cette guerre ne pouvoit être terminée d'une manière plus heureuse. Elle a été commencée & achevée sous des auspices favorables, & nous voyons après tant de disgraces la fin de nos malheurs.

Explication littérale des noms propres qui sont employez dans ce récit.

Creillus, Roi des Rats. Ce nom est tiré du cri que font les Rats.

Tyroclope, Larron de fromage.

Lychnoglyfe, qui fouille dans les lampes.

Cordocape, qui coupe le cordes.

Gitodarpe, qui mange le fromage.

Panfage, qui mange tout. C'est l'Epithète du Chat.

Tyroleique, qui léche le fromage.

Cartodapte, qui dévore les cartes.

Psiroiteique, qui léche les miettes.

Colyoclope, qui fouille dans les coffres.

Psicarpax, qui emporte les miettes.

LE

LE COMBAT DES RATS

ET

DES GRENOUILLES.

J'invoque tous les Chœurs des Muses, & je les conjure de descendre de l'Hélicon, pour venir animer mon esprit & mes vers, dans le dessein que j'ai de chanter la plus affreuse guerre, que le Dieu Mars ait jamais excitée. Je veux apprendre à l'Univers de quelle manière les Rats ont renouvelé les guerres des fameux Titans, & avec quel courage les Grenouilles intrépides ont résisté aux efforts de leurs ennemis. Voici quel a été le sujet & l'origine de cette guerre terrible. Un Rat pressé de la soif, & fuyant de toute sa force un Chat qui le pressoit vivement, s'approcha d'un Lac pour se désaltérer, & pour se rafraîchir. Une Grenouille obligeante nommée Lieunocharis, l'aperçut, & lui parla en ces termes. Qui que vous soyez, aimable Etranger, lui dit-elle, & quels que soient les parens dont vous tenez le jour, je vous conjure de me dire, avec sincérité, & sans détour, le sujet qui vous amène sur ces bords. Si vous faites cas de mon amitié, & si vous voulez répondre aux empressements que j'ai pour vous, je vous con-

D d

duirai

duirai dans ma demeure, je vous comblerai de présens, & je vous rendrai avec une joye extrême tous les devoirs de l'hospitalité. Je suis le Roi Physignatus, Chef & Prince des Grenouilles de père en fils ; on m'honore, & l'on me révere dans toute l'étendue de ce Lac. Pélée, mon père, m'a engendré autrefois d'Hydroméduse, sur les rivages du célèbre Eridan. Votre physionomie, & votre bonne mine me font juger, que votre origine est royale, que vous avez un courage martial, & que vous vous êtes signalé dans les combats. Dites-moi, je vous prie en peu de mots, de qui vous tenez le jour, quel est votre nom, & votre País, & celui de vos Ancêtres. Jem'étonne, répondit le Rat à la Grenouille, que vous ayez vécu jusqu'à maintenant sans savoir mon nom, puisque les Dieux, & les hommes le connoissent, & qu'il est célèbre parmi les Habitans de la terre, de l'eau & de l'air. Puisque vous voulez le savoir, je m'appelle Pficarpax, fils du magnanime Troxarte. Ma mère s'appelloit Lycomyle, fille du Roi Pternotrocle. Elle me mit au monde dans le bucher d'un grand Prince, où elle me nourrit, pendant ma première enfance, de confitures, de figues, de noix, d'aman-

d'amandes, de sucre, & des mets les plus délicats. Mais comment pourrons-nous contracter ensemble une amitié qui soit durable, puisque nos tempéramens, nos manières d'agir sont si différentes? Vous vivez sous les eaux; pour moi je demeure parmi les hommes, & je me nourris comme eux de tout ce qu'il y a de plus délicat. Je mange du meilleur pain, le mieux cuit, & le mieux boulangé que l'on puisse trouver. Les gâteaux, les tartes, les tourtes, sont met mets ordinaires, aussi bien que les foyes gras. Les confitures, les melons, les biscuits, les fromages, sont servis en abondance à ma table. Enfin les plus excellens ragoûts dont les Dieux & les hommes se servent, semblent n'avoir été inventez que pour moi, & je suis toujours des premiers en tête, de sorte qu'ils ne mangent que mes restes. Qui que ce soit ne me surpasse en bravoure, ni en courage. On ne m'a jamais vu trembler, ni reculer à l'approche du péril; je me suis toujours jetté dans la mêlée parmi les plus fiers combatans. Jamais homme ne m'a fait peur, quelque monstrueuse que fût sa taille; je me suis jetté hardiment dans son lit, & je lui ai mordu le bout du doigt avec un courage intrépide; je lui ai pris

le pié, fans qu'il se soit réveillé pour cela. Mais après tout, il y a deux choses que je redoute extrêmement, & qui font en effet tres-contraires au bonheur de ma vie, l'Epervier & le Chat, qui me font de tout temps une guerre cruelle. Je crains encore les ratieres, qui ont causé la mort à une infinité de Rats. Mes ennemis les plus redoutables ce sont des Chats d'une certaine espèce, qui entrent habilement dans les trous & qui furettent de tous côtez. Vous autres Grenouilles vous vous nourrissez de raves, de choux, de citrouilles, d'oignons, de poireaux, dont les bords de vos lacs sont tout remplis. Voilà vos mets ordinaires; mais pour moi je ne tâte point de tout cela. Phylignatus regardant le Rat avec un souris moqueur, Etranger, lui dit-il, à ce que je vois, tu fais consister ton principal bonheur dans la mangeaille, & dans tout ce qui peut contenter le ventre; mais nôtre sort est bien plus heureux; car nous participons aux avantages des deux Elemens; l'eau, & la terre nous fournissent tour à tour de quoi nous contenter. Le fils de Saturne a accordé aux Grenouilles, par un privilège spécial, la faculté de nager dans l'eau comme les Poissons; de s'élever dans l'air, comme les

Oi-

Oiseaux, de ramper sur la terre, comme les autres animaux. Mais si vous voulez connoître par vous même, & voir de vos yeux, le bonheur dont les Grenouilles jouissent, il n'y a rien de plus facile; je vous porterai sur mes épaules, & je vous ferai traverser ce Lac. Attachez-vous à moi fortement, de peur que vous ne tombiez, & que les eaux ne vous suffoquent; cette voiture sera fort commode pour vous transporter dans mon palais. Après que la Grenouille eut parlé de la sorte, elle présenta le dos au Rat, qui accepta ce parti, & qui monta de bonne grace & avec beaucoup de légèreté sur le dos de la Grenouille, dont il embrassoit le cou avec les deux pattes de devant, & le tenoit fort ferré. La vue de tant d'objets divers, des ports & des rivages inconnus au Rat jusqu'alors, lui causoit un plaisir extrême. Il étoit porté doucement & à l'aise sur le dos de Physignatus, qui nageoit d'un mouvement modéré, pour donner le loisir à l'Etranger de contempler tant de merveilles; mais le Rat s'appercevant qu'il commençoit déjà à enfoncer dans l'eau, se mit à pleurer amèrement & à se repentir de sa folle curiosité. Il s'arrachoit de desespoir les cheveux & la barbe; il ferroit avec ses jam-

bes le ventre de la Grenouille, le plus fortement qu'il pouvoit. La nouveauté des objets le faisoit trembler, & lui abbatoit le cœur; il regardoit tristement du côté du Rivage, & souhaitoit de pouvoir aborder en quelque endroit commode. Le froid qui souffloit le faisoit beaucoup souffrir, & il se servoit de sa queue comme d'une rame. Il adressoit de ferventes prières aux Dieux, pour les conjurer de le retirer du péril où il étoit, & de le faire aborder en quelque endroit du rivage. Mais voyant enfin qu'il alloit au fond de l'eau, il pouffoit des cris douloureux, faisant mille imprécations contre la Nation des Grenouilles, & parla au Maître des Dieux en ces termes. Ce n'étoient pas ainsi, ô grand Jupiter, que vous en usâtes, lorsque vous étant caché sous la figure d'un Taureau, vous portâtes sur vôtre dos, la belle Europe, pour lui faire traverser un bras de mer, & la conduire en Crète. Tandis que le Rat se lamentoit de la sorte, une Hyde épouvantable vint à paroître tout autour au milieu des flots. Elle avoit toute la tête élevée au dessus de l'eau. A ce terrible spectacle, Phisignatus fit le plongeon, & se cacha promptement sous l'eau, sans faire attention qu'elle laissoit le Rat à la

la

la merci des flots, dans un péril inévitable de se noyer. La Grenouille faisie de peur, s'enfonça jusqu'au fond du Lac, pour éviter la gueule de l'Hydre, & pour se garantir de la mort, dont elle étoit menacée. Le Rat abandonné à lui-même, demeura quelque temps couché sur le dos, & se débatant sur la surface de l'eau, se roidissant les jambes, & poussant des cris funébres. Il enfonçoit sous l'eau, & reparaissoit tout à coup. Mais toutes les secouffes qu'il se donna ne purent le garantir de la mort. Ses poils imbibeux d'eau, rendoient son corps plus pesant. Enfin se voyant prêt à être suffoqué, il ramassa ce qui lui restoit de force, & fit cette imprécation, avant que de rendre le dernier soupir. Méchant Physignatus, tu ne déroberas point à la connoissance des Dieux, une si noire perfidie, & ils en prendront une vengeance exemplaire pour épouvanter tous les traîtres. Tu m'as amené au milieu du lac, pour me noyer par une trahison infame; tu n'aurois pu me vaincre sur terre, ni à la course, ni à la lutte, ni aux autres exercices du corps; mais tu as eu recours à l'artifice pour me tromper, & pour me faire périr misérablement dans les eaux de ce lac; mais Dieu a un œil vengeur,

toujours ouvert sur les traîtres pour les punir de leurs perfidies. Tu n'échapperas pas à sa juste colére; je vois déjà une armée de Rats, toute prête à fondre sur les Grenouilles, dont ils feront un carnage horrible, pour tirer vengeance de ma mort. Le Rat après avoir parlé de la sorte, rendit le dernier soupir. Lycopinax, qui se promenoit par hazard sur le rivage, fut témoin oculaire de la funeste aventure du Rat. Il jetta de hauts cris à ce spectacle; & vint en hâte faire à tous les Rats le récit de cette tragique histoire. Quand ils eurent appris la mort de leur confrère, la colére s'empara de tous les esprits; ils envoyèrent sur le champ des Hérauts de tous côtez, pour indiquer une assemblée générale de la Nation, dans le palais de Troxarte, père de l'infortuné Pficarpax, dont le cadavre se voyoit encore étendu sur les eaux dormantes du Lac, sans qu'ils eussent la consolation de le voir approcher du rivage, pour lui rendre les honneurs funébres. Dès le point du jour, toute la Nation vint en foule au lieu qu'on leur avoit indiqué. Troxarte, pénétré de douleur; pour l'aventure de son fils, se leva au milieu de l'Assemblée, & leur parla en ces termes. Mes chers amis, quoique je sois le

le

le seul qui ait été offensé par les Grenouilles, cependant cet outrage regarde toute la Nation, qui se trouve offensée dans la personne de son Prince. Il est vrai que je suis le plus infortuné de tous les pères, puisque j'ai vu mourir de mort tragique trois de mes enfans. Un Chat malicieux, & mon ennemi déclaré, ayant surpris le premier au dépourvu, le dévora sans miséricorde. Des hommes cruels m'ont ravi l'autre, l'ayant attrapé dans une ratière, détestable invention de l'Enfer, & que l'on a trouvée pour exterminer toute la Nation des Rats. Le méchant Phisignatus a fait périr le troisiéme, que sa mère & moi cherissons par dessus tous les autres. Il l'a conduit au milieu du Lac, pour le faire périr par une noire trahison. Il faut que nous tirions une vengeance éclatante de cet outrage. Courons aux armes, & attaquons vigoureusement les Grenouilles de tous côtez. La harangue de Troxarte inspira dans l'ame de tous les Rats le desir de la guerre. Le Dieu Mars, qui préside aux combats, leur apprit de quelle manière ils devoient s'armer, pour se rendre plus formidables à leurs ennemis. Ils se firent des cuissarts de cottes de femmes, qu'ils fendirent habilement par la moitié. Ils

écorchèrent un Chat, & se firent des cuirasses de sa peau, qu'ils préparèrent pendant toute la nuit. Ils se servirent de cornes de lanternes, pour faire leurs boucliers, & se couvrirent la tête de coquilles de noix en guise de casques. Ils trouvèrent dans les débris d'une vieille ratière, de quoi se faire des lances qu'ils aiguifèrent le mieux qu'ils purent. Les Grenouilles ayant appris par la Renommée, que les Rats prenoient les armes, sortirent de leurs marais en diligence, & s'assemblèrent pour tenir un grand conseil de guerre. Tandis qu'elles raisonnoient entre elles, & qu'elles examinoient les sujets que les Rats pouvoient avoir de se plaindre, & ce qui avoit pu causer ce desordre & ce tumulte, elles aperçurent un Héraut qui venoit vers elles, en habit de cérémonie, & qui portoit un sceptre à la main. C'étoit le célèbre Embasichytros, fils du magnanime Tyroglyphe. Lorsqu'il se fut approché de l'assemblée, il leur fit savoir le sujet de son voyage, & leur déclara la guerre de la part de ses Maîtres, en ces termes. Mesdames les Grenouilles, les Rats ne veulent point vous surprendre au dépourvu; ils vous mandent qu'ils ont pris les armes, pour venir vous attaquer, & que de vôtre côté

vous

vous n'avez qu'à vous préparer à soutenir la guerre qu'ils viennent vous faire en bon ordre, pour tirer raison de l'outrage que toute la Nation a reçu dans la personne de Pficarpax, dont vous voyez le corps étendu fans vie, & flottant au gré des eaux. Vôte Roi Phyfignatus est coupable de cet attentat. Préparez-vous à le bien défendre, & que toutes les Grenouilles, qui se piquent d'avoir du courage, se tiennent prêtes pour la bataille. Après que le Hérait eut fait sa harangue, il prit congé de la compagnie. Ce discours jeta l'étonnement dans l'ame des Grenouilles les plus fières, & les plus hardies. Alors Phyfignatus se leva au milieu de l'assemblée, & dit avec une assurance pleine de majesté: Mes amis, je ne suis nullement coupable de la mort du Rat; je ne l'ai point noyé, je ne l'ai pas même vu mourir. En jouant sur les bords du lac, il est tombé dedans; pour avoir voulu imiter l'adresse, & l'habileté, que les Grenouilles font voir en nageant. Ce sont des imposteurs qui m'accusent méchamment, & qui me chargent d'un crime que je n'ai pas commis. Mais prenons maintenant une bonne résolution, & de justes mesures, pour accabler nos Ennemis qui nous déclarent la guerre
fans

fans sujet. Armons nous, fans différer davantage, & présentons nous en bon ordre sur les bords de nos lacs, témoignant par une contenance assurée, que nous ne craignons point des perfides, qui nous font une guerre injuste. Portons nous dans les endroits dont la pente est plus roide, & quand les Rats viendront nous attaquer, nous les entraînerons dans le lac avec leur armée. Comme ils ne favent point nager, ils seront bien-tôt étouffez sous les eaux; & nous érigerons ici un Trophée après avoir remporté une victoire complete sur nos Ennemis. Après que le Roi eut encouragé ses Sujets, par cette harangue pathétique, les Grenouilles s'armèrent en diligence & témoignèrent leur habileté, en choisissant des armes à leur avantage. Elles s'entourèrent proprement les cuisses de grandes feuilles de mauves. De larges bêtes leur servirent de cuirasses; leurs casques furent composez de feuilles de choux; elles se firent des lances de pointes de joncs bien aiguifées, & fort longues; elles mirent sur leurs têtes des coques de Limaçons pour leur servir de casques. Quand elles se furent si bien armées, elles se rangèrent en bon ordre sur les bords du lac, faisant bruire leurs armes, avec toutes les marques d'un grand courage, &

témoig-

témoignant à leur mine qu'elles étoient dans l'impatience de voir paroître l'Ennemi. Jupiter, du haut du Ciel, contemplant tous les préparatifs de cette sanglante guerre, assembla tous les Dieux, pour leur faire observer la contenance de ces fameux guerriers, qui témoignoit de part & d'autre tant d'ardeur pour combattre. Les deux armées étoient nombreuses, & toutes hérissées de lances. On auroit cru en les voyant que c'étoient des armées de Géants, & de Centaures. Jupiter en fouriant demanda aux Dieux & aux Déeses, quel parti ils vouloient prendre dans cette querelle. Les uns se rangèrent du côté des Rats, & les autres se déclarèrent en faveur des Grenouilles. Alors se tournant vers Pallas, il lui tint ce langage. Ma fille, n'irez-vous point au secours des Rats? Car on les voit courir à tous momens, & sauter dans vôtre Temple à grandes troupes, attirez par l'odeur des parfums, & pour se nourrir des restes des Sacrifices. Pallas fit cette réponse à Jupiter. Non, mon père, on ne me verra point aller au secours des Rats, quelque besoin qu'ils ayent de mon assistance, & quand ils seroient sur le point d'être accablez de leurs ennemis. Ils m'ont trop fait de mal, ils
ont

ont bu l'huile de mes lampes, ils ont défait toutes les couronnes dont mes statues étoient ornées. Le souvenir de ces affronts est vivement imprimé dans ma mémoire. Outre cela ils ont rongé le voile, que j'avois tissu de mes propres mains, avec une extrême délicatesse; ils y ont fait des trous de tous côtez. Ces insolences m'ont mise en fureur contre eux, & je devrois bien me servir d'une si belle occasion pour tirer vengeance de tous les tours qu'ils m'ont jouez. Cependant je ne veux point entrer dans les intérêts des Grenouilles; car j'ai aussi de grandes plaintes à faire contre elles. Il me souvient entre autres, que revenant un jour de la guerre, & me trouvant fort fatiguée, elles ne me permirent jamais de dormir, quoi que j'en eusse un besoin extrême; elles firent tant de bruit, qu'il me fut impossible de fermer l'œil. Je demeurai de la sorte avec un grand mal de tête, jusqu'à ce que le Coq chanta. Mais ne nous soucions point de cette dispute, & ne prenons point de parti, ni pour les Rats, ni pour les Grenouilles. Ne nous mêlons point dans ce combat, de peur que nous n'y recevions quelque dangereuse blessure, mais donnons-nous le plaisir de cette guerre, sans nous exposer au péril, & attendons

dons en repos du haut du Ciel, l'événement du combat. Tous les Dieux approuvèrent le raisonnement de Pallas, & y donnèrent les mains. Ils se rendirent tous dans le même lieu, pour être les spectateurs de cette grande querelle. Alors on vit paroître deux Hérauts qui venoient donner le signal du combat. Des Mouchérons portant de longues trompettes, sonnoient d'une manière terrible, & remplissoient de leur bruit tous les lieux d'alentour. Jupiter lança son tonnerre pour animer les deux partis. Les Guerriers étoient déjà rangez en ordre de bataille; les deux armées s'avançoient, & se regardoient fièrement. Les Rats plus ardens, commencèrent l'attaque, & donnèrent de furie sur les Grenouilles. Hyfiboas fut le premier qui se signala, & qui porta un rude coup de lance à Lichénor, qui étoit dans les premiers rangs. Ce coup dangereux lui perça le ventre, & lui traversa le foye de part en part; il tomba étendu sur le carreau. Tyroglodyte, après lui, blessa rudement Pélion, & lui enfonça sa lance dans le cœur. Ce coup le priva de la vie, & lui arracha l'ame du Corps. Seutlée tua Embafyxytres, d'un coup qui lui perça le cœur. Artofage blessa Polyfone au ventre; il

tom-

tomba sur la poussière, & mourut peu de temps après. Limnocharis, ayant vu mourir Polyfone, lança sur Tyroglodyte une meule de moulin, dont il fut écrasé. Lichénor, pour venger la mort de son compagnon, atteignit Limnocharis d'un coup de lance, qui lui traversa le foye. Crambofage épouvanté de cet accident, voulut se sauver, & tomba dans l'eau en fuyant. On voyoit déjà les eaux du Lac toutes teintes du sang des Guerriers, qui se battoient à toute outrance, également animés au carnage de part & d'autre. Limonésé tua Tyroglyse sur le rivage. Ce triste spectacle jetta l'épouvante dans le cœur de Calaminthe. Il sauta promptement dans le lac, pour se sauver, & jetta son bouclier. Hydrocharis tua le Roi Pternofage, l'ayant atteint d'une pierre à la gorge; sa cervelle lui sortoit par le nez, & son sang couloit de tous côtez. Licopinax tua le célèbre Borborocète, lui ayant porté un rude coup de lance qu'il ne put parer. Prassofage l'ayant vu tomber du coup, entraîna Crissodioète par le pié dans le lac, & l'étouffa sous l'eau. Pficarpax vint au secours de ses Compagnons, que l'on menoit rudement, & porta dans le ventre de Pelusius un coup qui pénétra jusqu'au foye; il tomba

voulut se jeter dessus pour achever de le tuer. Prassée lui porta un coup de lance, & le frappa d'un jonc aigu, sans pouvoir entamer son bouclier, où la pointe de sa lance demeura attachée. Il y avoit dans l'armée des Rats, un jeune Rat d'une beauté extraordinaire, & qui se battoit avec un courage invincible. Il étoit fils du célèbre Artopibule; on l'auroit pris pour le Dieu Mars, au milieu du combat. Lefort aimé Darpar animoit tous les Rats par son exemple, & par son courage; il se tenoit fierement à l'écart, & dans un endroit éloignée de tous les autres sur le bord du lac. Il se vançoit d'exterminer lui seul toute la Nation des Grenouilles; & il l'eût fait, si le père des Dieux, & des hommes ne se fût opposé à son dessein. Il eut compassion des Grenouilles, & il ne voulut pas permettre qu'on les détruisît entièrement; il prononça ces paroles en secouant sa tête majestueuse: Grands Dieux, voici sans doute une aventure bien extraordinaire, & une affaire d'une extrême consequence. Je vois Méridarpax qui tonne & qui foudroie sur le bord du lac, & qui menace d'exterminer toute la nation des Grenouilles. Mais députons promptement la Guerrière Pallas, & Mars avec elle, pour s'opposer
à ses

à ses desseins, & pour l'obliger à se retirer du combat. Après que Jupiter eut achevé sa remontrance, Mars y répondit en ces termes. La puissance de Pallas, ô grand Jupiter, ni celle de Mars, ne pourront point sauver les Grenouilles du malheur qui va les accabler; il faut que tous les Dieux s'en mêlent, & qu'ils se réunissent pour venir à leur secours. Servez-vous de ce foudre redoutable que vous employâtes pour terrasser les Géants, & sur tout de celui dont vous armâtes vôtre bras, pour tuer le terrible Encelade, & les autres Géants monstrueux de sa suite. Tel fut le conseil de Mars, Jupiter le trouva salutaire. Incontinent il lança un foudre enflammé; c'est le trait inévitable qui part de sa main vengeresse. Ce coup de foudre étonna, & dispersa tous les Rats, & toutes les Grenouilles, qui cherchèrent d'abord des azyles pour se cacher. Cependant la fureur des Rats ne fut pas entièrement ralentie. Ils ne respiroient que vengeance, & que massacre, & vouloient faire main basse sur la nation des Grenouilles, sans qu'il en restât une seule. Mais Jupiter du haut du Ciel les regarda d'un ceil de compassion, & ne voulut pas les abandonner à la fureur des Rats; il leur envoya promptement des

troupes auxiliaires, qui les sauvèrent de la rage de leurs ennemis. Ces nouvelles troupes parurent tout à coup & à l'improviste; leurs armes étoient à l'épreuve, les lances des Rats n'y pouvoient pénétrer, & se brisoient contre leurs dures écailles; leur manière de marcher à recoulons, mettoit les Rats en desordre. Ces monstrueux combattans avoient huit piez, deux têtes, & plusieurs bras. Ils rongeoient les queues des Rats, ils leurs coupoient les bras & les jambes avec leurs ongles tranchans. On les appelle Cancres; leur figure inconnue aux Rats, jetta l'effroi dans leurs troupes, & les mit hors d'état de se défendre, & de soutenir les assauts de ces fiers combatans; ils firent sonner la retraite. Les deux armées se retirèrent de part & d'autre. Le Soleil étoit déjà couché; de sorte que cette fameuse guerre fut terminée dans l'espace d'un jour.

Explication littérale des noms propres qui sont employez dans ce Poëme.

Limnobaris, qui se plait dans les Marais.

Physignatus, qui enfle les joües.

Hydromeduse, Reine des Eaux.

Pfiscarpax, Mangeur de miettes.

Troxarte, Devoreur de pain.

Lichomyle, Léche-gâteau.

Pterno-

Pternotrocle, Mangeur de jambon.
Licopinax, Lèche-affiette.
Tyrochyse, Fouille en fromage.
Embafyxytres, qui se glisse dans la marmite.
Hypsiboas, qui crie haut.
Lichénor, Lèche-queue.
Tyroglogyte, qui entre dans les trous bourbeux.
Seutlée, Couleur de poirée.
Artofage, Mange-pain.
Polyfone, Crieur.
Crambofage, Mangeur de choux.
Limonefe, qui se plait dans les Marais.
Pternoclyte, qui fouille dans les jambons.
Calaminthe, Couleur de pouliot sauvage.
Hydrocharis, qui se plait dans l'eau.
Pternofage, Mangeur de jambon.
Borborocede, qui se couche dans la boue.
Prassofage, Mangeur des poireaux.
Cnislodiocte, Chercheur de nids.
Pélése, Bourbeux.
Pélobate, qui marche dans la boue.
Craugaside, de figure de choux.
Sitofage, Mangeur de viandes.
Prassée, de couleur de choux.
Artopibule, qui fait la guerre au pain.
Méridarpax, Mangeur de miettes.

FIN DES FABLES DIVERSES
 TIREES D'ESOPE.



LES CONTES
D'ESOPPE.

*Cette narration est tirée d'un Dialogue de
Platon, intitulé,*

Protagoras, où les Sophistes.

Les Dieux ont été long-temps avant les hommes. Quand ils eurent résolu de les créer, ils firent plusieurs Animaux du mélange de la terre & du feu, & d'autres matières qui participent aux qualitez de ces deux Elemens. Quand ils furent prêts à les faire paroître, ils ordonnèrent à Prométhée, & à Epiméthée d'orner & d'embellir ces matières, & de leur donner toutes les vertus, & toutes les propriétés nécessaires. Alors Epiméthée pria Prométhée de lui laisser tout le soin de cet ouvrage, & de le regarder faire. Il partagea tellement les qualitez entre les Animaux, qu'il donna aux uns de la force sans légéreté, aux autres de la légéreté dénuée de force. Il donna à quelques uns des armes pour se défendre. Il suppléa par la raison à la nudité des autres. Il donna des ailes aux plus petits, ou il les cacha sous la terre. Les grands se défendent par leur propre masse. C'est de la sorte que les qualitez furent partagées pour la conservation de chaque espèce. Quand ce partage eut été achevé, & qu'il eut mis les Animaux en état de se défendre les uns des autres, il eut soin de les garantir contre les incommoditez de l'air. Il couvrit les uns d'un poil épais, les autres d'une peau dure & capable de résister aux rigueurs du froid, ou à la violence du chaud, ou qui pût même leur servir de lit quand
ils